L'Initiation



Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS I O.

Docteur en médecine — Docteur en kabbale

50me VOLUME. — 14me ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 7 (Avril 1901)

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé 87, boulevard Montmorency, à Paris. Téléphone — 690-50

Administration et abonnements : 4, rue de Savoie, PARIS

(DE 2 A 5 HEURES)

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS



PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence.— Abonnement : 10 francs par an

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)

Principaux Rédacteurs et Collaborateurs de *l'Initiation*

1°

PARTIE INITIATIQUE

Amo — F. Ch. Barlet, S.·. I.·. ℵ — Guymiot. — Marc Haven, S.·. I.·. ℵ — Julien Lejay, S.·. I.·. ℵ — Emile Michelet, S.·. I.·. (C. G. E.) — Lucien Mauchel, S.·. I.·. (D. S. E.) MoGd, S.·. I.·. — Papus, S.·. I.·. ℵ — Sédir, S.·. I.·. ℵ. — Selva, S.·. I.·. (C. G. E.)

2°

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Abil-Marduk. — Amelineau. — Aleph. — Amaravella. — Dr Baraduc. — Serge Basset. — Le F.·. Bertrand 30° .·. — Blitz. — Bojanov. — Bornia Piétro. — J. Bricaud. — Jacques Brieu. — Camille Chaigneau. — Chimua du Lafay. — Alfred le Dain. — G. Delanne. — Alban Dubet. — A. Erny. — Fabre des Essarts. — L. Esquieu. — Delézinier. — Jules Giraud. — Dr Ferran. — L. Gourmand. — L. Hutchinson. — Jollivet-Castelot. — E. Lefébure. — L. Le Leu. — L. Lemerle. — Lecomte. — Napoléon Ney. — Gle C. Noel. — Horace Pelletier — G. Poirel. — Questor Vitœ. — Raymond. — Dr Rozier. — L. Saturninus. — Dr Sourbeck. — Thomassin. — Tidianeuq. — G. Vitoux. — Yalta.

3°

PARTIE LITTÉRAIRE

Maurice Beaubourg. — Jean Delville. — Estrella. — E. Goudeau. — Manoël de Grandford. — L. Hennique. — Gabriel de Lautrec. — Jules Lermina. — Jules de Marthold. — Catulle Mendès. — George Montière. — Léon Riotor. — Saint-Fargeau. — Robert Scheffer. — Emile Sigogne. — Ch. de Sivry.

4°

POÉSIE

G. Armelin. — Ch. Dubourg. — Rodolphe Darzens. — Jean Delville. — Yvan Dietschine. — E. Gigleux. — Ch Grolleau — Maurice Largeris. — Paul Marrot. — Edmond Pilon. — de Tallenay. — Robert de la Villehervé.

L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS UTILES)

DIRECTION
87, boulevard Montmorency,
TÉLÉPHONE — 690-50
PARIS-AUTEUIL
DIRECTEUR : **PAPUS**
DIRECTEUR ADJOINT : Lucien MAUCHEL
Rédacteur en chef :
F.-Ch. BARLET
Secrétaires de la Rédaction :
J. LEJAY — PAUL SÉDIR

ADMINISTRATION
ABONNEMENTS
PUBLICITÉ : VENTE AU NUMÉRO
4, Rue de Savoie
(DE 2 A 5 HEURES)
PARIS
FRANCE, un an. 10 fr.
ÉTRANGER, — 12 fr.

RÉDACTION. — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la Direction ne se permettra jamais aucune note *dans le corps* d'un article.

Prière d'adresser tous les échanges : 87, boul. Montmorency, Paris

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés *à la rédaction*. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

L'Initiation est l'organe officiel des centres suivants :
Groupe Esotérique. — Ordre martiniste. — Ecole supérieure libre des Sciences hermétiques. — Ordre Kabbalistique de la Rose-Croix. — Union Idéaliste Universelle. — F. T. L. (section française).

GROUPE INDEPENDANT D'ETUDES ESOTERIQUES

1,600 Membres — 104 Branches et Correspondants — Groupes d'Études fermés

Les Membres ne paient ni cotisation ni droit d'entrée.

Pour tous renseignements, s'adresser par lettre à M. Paul SÉDIR, directeur adjoint, 4, rue de Savoie, Paris, en joignant un timbre pour la réponse. (*Reçoit le mardi de 5 à 7 heures*).

Principales Sociétés adhérentes au Groupe

ORDRE MARTINISTE
RDRE KABBALISTIQUE DE LA ROSE † CROIX. — ÉGLISE GNOSTIQUE
SOCIÉTÉ ALCHIMIQUE DE FRANCE





PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.)

PROJET DE PROGRAMME

Pour la Société Psycho-Physique

DE SAINT-PÉTERSBOURG

Messieurs,

Le but principal que se propose votre société est de se concentrer assez pour éviter l'incohérence des travaux et de former ensuite des expérimentateurs instruits pour ces études psycho-physiques encore peu approfondies. Voilà pourquoi je présente à votre Comité le projet d'organisation suivant pour les études, projet que vous aurez à transformer comme vous le jugerez à propos.

Tout d'abord, je vous propose d'organiser trois sections analytiques permanentes : section de physique, section de physiologie et section de psychologie, dont nous donnerons le programme tout à l'heure, et une section synthétique, formée des présidents des trois premières et de quelques membres déjà assez versés dans ces études et que nous

dénommerons : section d'expérimentation, de contrôle et d'enseignement.

Chaque nouveau membre entrant dans la société reçoit d'abord une courte instruction théorique élémentaire d'enseignement. Il passe ensuite à la section de physique où il est exercé individuellement et sous la direction d'un membre compétent au maniement des appareils. De là, il passe à la section de physiologie où il est aussi exercé individuellement au maniement et à l'étude des sujets hypnotiques et magnétiques. Enfin, il abordeles séancescollectives d'études des médiums et les autres recherches dans la section de psychologie.

Il a alors passé le cycle des premières manipulations pratiques. Avant de se spécialiser dans une section de son choix, il recevra un nouvel enseignement théorique plus complet dans la sous-section synthétique.

Par ce procédé vous garderez votre véritable caractère d'école vraie et vous éviterez le pédantisme de vous considérer comme une académie, ainsi que les tâtonnements et les erreurs des sociétés qui n'ont ni sections permanentes. ni programme et qui sont incapables de donner à leurs membres une instruction théorique en même temps que pratique.

Abordons maintenant le détail des études principales poursuivies dans chaque section.

SECTION DE PHYSIQUE

La section de physique s'occupe des appareils mécaniques et autres destinés à l'étude des sujets et des



forces psychiques. Nous ne pouvons qu'indiquer les principaux appareils à étudier et qui sont :

Les *biomètres* ou appareils enregistreurs de la force psychique. Vous aurez à étudier pratiquement les appareils de Louis Lucas, de l'abbé Fortin, du Dr Baraduc avec les formules et la théorie si originales de cet auteur, et enfin de votre président M. Iziedinoff dont le biomètre est un des plus sensibles et des mieux établis que je connaisse. Vous aurez à appliquer ces appareils à l'étude de l'état des sujets et des médiums avant et après chaque expérience et chaque séance. Je vous conseille également d'établir la formule biométrique de chacun des membres à son entrée dans la Société.

Les *Aimants*. Les aimants artificiels et les aimants naturels seront étudiés au point de vue de leur influence sur des sujets à l'état de veille, puis sur des sujets endormis. Vous aurez aussi à vérifier les recherches du Dr Luys et de M. de Rochas sur la vision des couleurs des pôles des aimants selon les pôles présentés au sujet. Je vous conseille également de réserver toute une partie de votre programme à l'étude de la polarité si bien élucidée par les travaux de M. Durville dans les livres duquel vous trouverez tous les détails utiles sur ce point. Ensuite vous observerez l'effet des couronnes aimantées et le transfert des émotions obtenu au moyen de ces couronnes, qui ont fait l'objet, jadis, de mes recherches personnelles. Les médecins membres de votre société pourront étudier le transfert des maladies.

Couleurs. Au moyen de lampes électriques de dif-



férentes couleurs, vous pourrez vous rendre compte de l'influence psychique desdites couleurs et rechercher le moyen de remplacer l'obscurité des séances spirites par une couleur n'agissant pas comme dissolvant de la force psychique extériorisée du médium. L'action des couleurs sur les maladies formera une section intéressante de ces recherches.

Photographie. A la photographie, vous demanderez ses procédés si utiles d'enregistrement et de contrôle. Soit que vous ayez à employer les plaques photographiques sans appareils comme le fait M. Iodko, soit que vous ayez à faire usage des appareils à objectifs, vous devrez donner à la photographie une place exceptionnelle dans la section de physique. Je vous conseille de nommer les plus habiles des vôtres pour étudier l'enregistrement photographique des effluves de l'être humain et pour résoudre définitivement la querelle pendante à ce sujet entre les physiciens comme M. Guebhard et les magnétiseurs. La photographie des étincelles électriques comme la fait M. Iodko pourra aussi vous donner de précieuses indications.

Les chambres noires munies d'objectifs vous permettront d'étudier la photographie des pensées et des images mentales, en poursuivant les essais commencés par le fils du grand Édison. Il ne faut pas non plus oublier de constater les rapports curieux qui existent entre le cliché et la personne d'un sujet photographié à l'état d'extériorisation.

Ne quittons pas cette section photographique sans vous prier d'établir aussi des appareils d'enregistrement des phénomènes spirites avec déclanchement

automatique de l'obturateur en même temps que du système d'allumage du magnésium.

Vous aurez encore à étudier les *appareils magnéto-électriques*, les appareils enregistreurs Richard appliqués à l'étude des mouvements des médiums et enfin les plaques lumineuses phosphorescentes employées par votre illustre chercheur Aksakoff, et l'adaptation très ingénieuse qu'en a faite votre Vice-Président, le baron Tcherkassoff, à des boutons lumineux qui permettent à tous les assistants de ne jamais perdre de vue les membres du médium pendant toute la durée d'une séance obscure.

En dehors de l'application des appareils aux sujets et aux médiums, la section de physique aura encore à permettre à tous les membres de la Société de refaire les expériences de Reichembach dans les meilleures conditions.

SECTION DE PHYSIOLOGIE

La section de physiologie aura principalement à s'occuper des sujets hypnotiques et magnétiques et de tous les problèmes que soulève leur étude. Tout d'abord on y devra approfondir les phases de l'hypnose et les divers états signalés par les écoles de Paris (Charcot et Luys), par l'école de Nancy (Bernheim) ou par les expérimentateurs libres comme M. de Rochas. Vous trouverez dans mon travail sur la magie et l'hypnose un tableau des diverses suggestions instantanées ou à échéance, que je vous conseille de vérifier expérimentalement avec un des excellents sujets que j'ai eu l'honneur d'étudier devant vous.



A côté des sujets hypnotisables il en existe beaucoup d'autres qui réalisent l'état de suggestibilité sans être endormis. Je vous ai montré comment on les découvrait, soit par l'attraction des épaules (Procédé Moutin), soit par l'attraction du petit doigt. A ces sujets vous pouvez donner des catalepsies partielles des membres, et des suggestions d'odeurs et de parfums à l'état de veille.

L'extériorisation demande des recherches expérimentales sérieuses pour résoudre définitivement ce problème de l'envoûtement que nous croyons impossible à réaliser hors des états hypnotiques.

La polarité mérite aussi d'attirer d'autant plus votre attention qu'elle peut être étudiée dans cette section sur beaucoup de personnes non hypnotisées. Vous aurez à essayer l'action des aimants sur le goût d'un verre d'eau, les influences physiologiques des couleurs et d'autres problèmes du même genre.

Votre indépendance vous permettra aussi d'aborder les études du magnétisme que les sociétés formées d'hypnotiseurs ne connaissent pas ou tournent en dérision. L'action des passes magnétiques et surtout les divers procédés de réveil complet des sujets par les passes, le souffle et la suggestion combinés, doivent d'autant plus attirer votre attention que la plupart des hypnotiseurs ne savent pas réveiller leurs sujets et laissent ainsi des troubles physiologiques à longue échéance. Cette étude, si elle est servie par la chance d'un sujet vraiment lucide, vous donnera la solution approchée de bien des problèmes troublants comme la vision à distance, la transmission de pensée et la

preuve de l'indépendance et de la réalité de l'Esprit immortel. Vous trouverez dans l'*Initiation* certaines expériences faites à l'École de magnétisme de Lyon et qui vous donneront bien des clefs aussi intéressantes qu'inconnues.

Mais le point sur lequel je vous conseille surtout d'insister dans cette section, c'est l'étude de la physiologie des sujets dans les divers états, vérifiée au moyen de tous les appareils biométriques et autres que vous pourrez posséder. C'est avec la collaboration de vos collègues de la section de physique que vous constituerez des travaux attendus par tous les chercheurs sur les modifications physiologiques produites dans les sujets par l'extériorisation progressive. Comme corollaire à cette étude, vous aurez à constituer la physiologie des médiums, travail commencé pour les médiums dits écrivains par les psycho-physiologistes contemporains, mais travail à poursuivre pour tous les autres médiums.

Le médium prend-il la force psychique seulement en lui-même ? la prend-il sur l'ensemble des assistants ? la prend-il seulement sur ses plus proches voisins ? la prise a-t-elle lieu par des passes ou par absorption directe ? Tels sont quelques-uns des problèmes que le biomètre vous permettra de poser et de résoudre assez facilement.

SECTION DE PSYCHOLOGIE

Avant tout, déterminez le tempérament exact de chacun des membres de la Société, d'après le système hippocratique des Quatre Tempéraments, adapté par



les travaux contemporains que vous trouverez dans la revue l'*Initiation* et dans mon *Traité de Magie pratique*. Recherchez les liens qui unissent les manifestations de la personnalité humaine à l'extérieur par la forme de ses traits, la forme de ses mains et les signes qui y sont contenus, la forme de son écriture, etc. Laissez les pontifes et les officiels vous dire que ces recherches ne sont pas sérieuses et poursuivez-les tout de même, car il n'y a pas de recherches de divers genres : la Vérité est toujours sérieuse et ce sont souvent les critiques qui ne le sont pas.

Quand vous aurez établi la formule de chacun des vôtres et des sujets à étudier, commencez les expériences élémentaires de suggestion mentale par l'exercice des objets à retrouver sur une table, d'une pensée à déterminer et d'autres du même genre, en les appuyant chaque fois de contrôles biométriques.

Vous aborderez ensuite successivement : *la psychométrie*, cette curieuse voie de recherches popularisée par les travaux de Buchanan, et sur laquelle notre ami Sédir a écrit de si curieuses études. A Paris, un des professeurs de l'école hermétique, M. Phaneg, a pu produire des expériences très remarquables dans cette branche de recherches par un simple entraînement personnel. Vous trouverez le récit de deux de ses expériences dans mon petit travail sur la *Constitution de l'Homme* paru tout dernièrement.

De là vous pourrez exercer vos membres aux exercices élémentaires de la Yoga qui ont rapport à la création des images mentales et à leur précipitation soit sur des sujets endormis, soit sur des personnes

éveillées. Cet entraînement peut aller de front avec celui, plus passif, de la psychométrie, obtenu successivement au moyen de lettres d'amis étudiées dans le recueillement, puis d'objets, enfin de vêtements ou des mains des personnes à étudier.

La plupart des sociétés de l'étranger consacrent leur temps surtout à la conduite d'enquêtes concernant la télépathie, imitant en cela la grande Société de Londres. Il me semble que le moment est venu d'aller plus loin et de ne pas toujours imiter ce qui a déjà donné les résultats attendus. Le dernier livre de Camille Flammarion sur *l'Inconnu* a déblayé suffisamment la question pour que ceux qui peuvent venir à vos études par cette voie soient satisfaits. Inutile donc de perdre votre temps à recommencer des enquêtes cent fois faites. Notez les cas vraiment typiques et, au lieu de suivre les autres, montrez-leur la route. Vous justifierez ainsi l'adage bohémien que toute lumière intellectuelle comme toute lumière physique vient d'Orient et vous êtes le véritable Orient de l'Europe civilisée.

C'est la *médiumnité* qui vous offre le champ le plus vaste et le plus riche d'investigations. Mais, ici encore, quittez franchement dès à présent les sentiers battus. Procédez méthodiquement et sans théorie préconçue, déterminez d'abord le tempérament de votre médium, psychologiquement et biométriquement. Faites la formule biométrique de la chaîne de piles humaines qui entoure le médium dans les expériences obscures et éloignez tous les assistants à formules absorbantes pour ne garder que ceux à formules rayonnantes, quitte à faire des séances spéciales aux premiers.

Enfin, remplacez toujours les enregistreurs humains par des enregistreurs électriques. Insistez sur le traitement psychologique du médium d'après sa nature timide ou ses impulsions à la vanité et à la colère. Habituez-vous à lui enlever toute gêne au milieu de vous, enfin étudiez l'effet de la suggestion et du magnétisme sur le médium, voie nouvelle et utile. Enfin, et par-dessus tout, n'oubliez pas que les médiums sont des êtres humains plus sensibles encore que les autres et non des machines ou des animaux. Traitez-les donc toujours avec respect et non avec brutalité et, s'il y a fraude consciente ou inconsciente, comme cela arrive si souvent, n'oubliez pas non plus que le même sujet peut produire des faits d'une authenticité absolue dans d'autres conditions. Recherchez toujours en cas de fraude l'influence possible des suggestions ou de la nervosité des assistants et ne jetez jamais le manche après la cognée, car une expérience négative est souvent plus riche d'enseignements qu'une expérience positive pour le véritable observateur.

SECTION SYNTHÉTIQUE

Après avoir parcouru le cycle des sections analytiques, le nouveau membre de votre société reçoit un nouvel enseignement théorique, plus complet que lors de son entrée, et cet enseignement lui est donné par une commission spéciale de cette section, commission que nous nommerons des Théories et Traditions et qui formera le véritable centre d'enseignement supérieur de votre société. Là, toutes les traditions sont exposées impartialement, toutes les théories sont

énoncées, et chacun crée son opinion d'une manière solide.

Je vous ai proposé de constituer cette section synthétique, qui prendra le nom de : Section d'expérimentation, de contrôle et d'enseignement, en appelant à en faire partie d'office les présidents de chacune des autres sections. Ainsi chacun d'eux, lors d'une expérience à établir, prend ses dispositions pour assurer le contrôle physique, physiologique et psychologique des faits à étudier et la moisson est chaque fois certaine.

Je ne saurais, en terminant, trop conseiller à votre commission des « Théories et Traditions » d'approfondir l'étude de l'admirable instrument que le marquis de Saint-Yves m'a permis d'exposer avec tant de détails devant vous : je veux parler de l'archéomètre. Vous avez en lui l'arche véritable qui vous permettra de naviguer au-dessus de tous les déluges et de toutes les vagues du passé. Je suis heureux de vous voir, seuls en Europe, dotés d'un tel outil de réalisation et de travail.

Laissez-moi, Mesdames et Messieurs, en terminant, vous dire combien j'ai été touché, comme chercheur indépendant et comme français, du grand honneur qui m'a été fait par celui qui m'a appelé au milieu de vous tous et par votre cordiale et sympathique réception. C'est un grand bonheur et une grande récompense pour moi d'avoir senti que vous saviez rechercher le dévouement à ces idées si ingrates, partout où il se trouvait, et qu'entre tant d'autres plus dignes c'est à votre serviteur que vous avez fait appel. Aussi

je ne vous dirai pas quelle inoubliable impression j'emporte de mon séjour ici, car j'ai trouvé en chacun de vous de véritables admirateurs et chevaliers de l'humanité chrétienne, dans le sens le plus élevé. Vous sentez que le visible n'est pas tout et que l'invisible nous entoure et nous domine. Unissons-nous donc tous pour demander que le Grand Pasteur des âmes terrestres jette sur vos efforts un regard favorable et vous ouvre un peu de ce livre de la vie que nous aspirons tous à mieux connaître.

PAPUS.

Saint-Pétersbourg, 9/22 mars 1901.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute École, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.)

La Volonté

Les opérations magiques sont l'exercice d'un pouvoir naturel, supérieur aux forces ordinaires de la nature.

Le pouvoir magique est le résultat d'une science et surtout d'un entraînement qui exaltent la Volonté humaine bien plus loin des limites ordinaires.

Le surnaturel est le naturel extraordinaire, ou le naturel exalté.

Pour faire des miracles, il est nécessaire d'être en dehors des conditions ordinaires de la généralité, ou bien d'être supérieur par la Science et la Sagesse, ou bien encore d'être exalté par un état spécial.

ÉLIPHAS LÉVI.

PROLOGUE

LA FOI ET LA SCIENCE. — CROIRE ET SAVOIR

Si nous consultons un dictionnaire, il nous apprendra que :

La *Foi*, en théologie, c'est la croyance que les faits, les préceptes présentés par la Religion, sont réels, vrais, et peuvent provenir de Dieu. — En phi-



losophie, c'est la croyance que les faits, les préceptes et les doctrines sont conformes au témoignage de l'expérience et de la raison, sans cependant pouvoir en donner la preuve.

L'une est la Foi dogmatique, l'autre la Foi raisonnée.

Science, connaissances prouvées, méthodiquement classées, objet d'études spéciales.

Croire, avoir pour certain, penser qu'une chose est, sans cependant en avoir la preuve personnelle.

Savoir, connaître, avoir la certitude expérimentale, personnelle d'un fait ou d'une chose.

La foi et croire, voilà le principe de tout, sans la foi la Science ne peut exister, sans la foi pas de progrès.

Dans ses recherches, le savant *croit* que telle chose est, ou peut être ; il fait un acte de foi en formulant une hypothèse qui peut être oui ou non la vérité. Il croit avant de savoir. Celui qui sait ne croit plus.

La foi, c'est là le phare qui illumine le chercheur dans toutes ses études, sans la foi le feu sacré de l'intelligence disparaîtrait.

Celui qui commence un travail scientifique, une affaire commerciale, celui qui cherche la résolution d'un problème scientifique, social ou religieux, a foi dans le résultat final, sinon il n'emploierait pas les ressources de son intelligence, ni ne mettrait en jeu les moyens physiques qu'elle lui conseille.

Le savant qui sait beaucoup, qui connaît les lois dans lesquelles la Science fait entrer les phénomènes,

les classifiant arbitrairement, croit cependant qu'il peut en exister d'autres, qui tôt ou tard seront admises par la Science et même pourront modifier celles existantes.

Ce sont des orgueilleux ceux qui qualifient d'absurde ce que d'autres croient possible ; car, comme l'a dit fort bien le Dr P. Gibier, « l'absurde d'aujourd'hui pourra être la science de demain ». Les orgueilleux qui n'ont pas la foi, nient par ce fait le progrès, car ils nient que l'avenir, un jour ou l'autre, déchirera le voile qui couvre l'ignoré, limité par l'ignorance.

Croire à l'union possible de la Foi et de la Science, c'est commettre une grave erreur, car cette union ne pourrait se réaliser que par la destruction de l'une et de l'autre : la Science qui croit n'est pas la Science, de même que la Foi qui sait n'est pas la Foi.

La Foi a été et sera toujours la clef qui ouvre les arcanes de l'inconnu ; son *credo* dure jusqu'au moment où l'hypothèse est démontrée et passe alors dans le domaine de la Science.

Celui qui cherche, employant la raison guidée par le savoir, libre de tout fanatisme, comprendra facilement que la Science n'est faite que des *credo*, cultes et cérémonies de toutes les religions, qui ont présenté jadis, comme articles de foi, ce qui aujourd'hui appartient à la science, à l'hygiène, à la civilisation, au progrès.

Si dans les religions actuelles il existe quelques points qui peuvent être considérés comme du domaine de la Science, il ne faut pas s'en étonner.

La Religion est pour tous, savants et ignorants.

La Science appartient exclusivement aux savants. Par malheur la proportion qui existe entre eux est énorme, les ignorants font foule. De là l'impossibilité de modifier une religion avant que la généralité soit en état de savoir, c'est-à-dire de comprendre par elle-même expérimentalement.

On ne doit pas confondre ce que l'on *sait* avec ce que l'on *croit* ; savoir, ce n'est plus croire ; croire, ce n'est pas encore savoir.

La Science, par son essence, est muable. Sans la moindre difficulté elle modifie ce qu'auparavant elle affirmait comme vrai. Tous les jours nous voyons des « Vérités scientifiques », modifiées et même changées complètement, grâce à de nouveaux faits qui démontrent l'erreur de la première hypothèse, base des théories admises comme bien prouvées. La Religion ne peut agir ainsi, car elle s'appuie sur des principes plus élevés et moins muables que la Science qui ne s'appuie que sur le savoir plus ou moins étendu de quelques savants, de quelques corporations, tous sujets à l'erreur.

La Science est faite du connu, du bien prouvé, son but est de le conserver.

La Foi, c'est l'ignoré, mais l'ignoré qui peut être connu et faire partie de la Science.

La Foi, c'est l'espoir, c'est le désir ; c'est elle qui nous guide vers la Science vraie.

De différents auteurs

« Nous avons la Foi ; le Désir, aidé du peu de Science que nous possédons, nous force à chercher, à

faire un acte de Foi ; pour cela, nous présentons à l'étude des mieux doués que nous, non une pure hypothèse, mais bien une déduction documentée, conséquente dans toutes ses parties, si on admet, avec toutes les écoles spiritualistes, que l'homme est un être complexe, composé tout au moins de trois parties d'essence différente.

« H. GIRGOIS. »

L'HOMME

« L'homme est un être intelligent et corporel fait à l'image de Dieu et du monde, un en essence, triple en substance, immortel et mortel.

« Il y a en lui une âme spirituelle, un corps matériel et un médiateur plastique.

« ÉLIPHAS LÉVI. »

L'homme est composé essentiellement de trois principes :

Le corps physique. — Le corps astral. — Le corps psychique. Chacun de ces principes est à son tour composé de plusieurs autres.

Avec l'école occultiste, nous adoptons la division en sept principes, dont les plus inférieurs servent de base aux supérieurs.

I. — CORPS PHYSIQUE

Le corps physique est formé de cellules matérielles, de formes et de fonctions différentes ; chacune de ces cellules est douée d'une vitalité qui lui est propre.

Constitution du corps physique

1er *principe. Le corps matériel* : Rupa. — La partie plastique matérielle du corps physique, se renouvelant par les fonctions de certains organes.

2e *principe. La Vitalité* : Jiva. — La vie du corps physique. Médiateur entre le corps matériel et le principe immédiatement supérieur. Vie propre des cellules.

3e *principe. L'Ame du corps physique* : Linga sharira. — Partie inférieure du corps astral, localisée dans les ganglions du grand sympathique, partie animatrice du corps. Ame végétative, siège de l'instinct de l'inconscient inférieur.

Dans la généralité des humains en dehors de l'action de la volonté.

II. — LE CORPS ASTRAL

4e *principe. L'Ame animale* : Kama rupa. — Partie médiatrice du corps astral, combinée avec le principe supérieur, vitalité astralisée, localisée dans les plexus du grand sympathique, instinct supérieur, passions.

5e *principe. L'Ame humaine* : Manas. — Partie animatrice du corps astral, localisée dans les ganglions du cerveau, siège de l'intelligence et de la mémoire.

III. — LE CORPS PSYCHIQUE

6e *principe. Ame angélique, âme spirituelle* : Buddhi. — Médiateur entre ce principe et le suivant.

En puissance dans les races actuelles. Siège de l'inspiration de l'épanouissement complet de la volonté, dans l'Humanité actuelle.

7e *principe*. — Atma. — Partie animatrice du corps psychique; spiritualisation de l'homme.

Tous ces principes forment un tout harmonique, se touchant par les extrêmes et, par cela même, chaque tête de série pouvant être considérée comme faisant partie des deux éléments, supérieure dans la première, inférieure dans la suivante.

Le Ternaire humain peut être considéré comme la base de toutes les subdivisions et chacun des éléments qui le composent: Physique — Astral — Psychique, est doté d'une partie *animatrice*, et pour cela même douée de volonté propre, qui préside à tous les actes de chacun des trois principes et peut, en raison de sa *sublimation*, dominer la volonté d'un principe qui lui est inférieur, ou tout au moins pouvant agir sur les éléments qui le composent.

Une volonté unique pourrait s'admettre uniquement dans une humanité composée en réalité des sept principes, la concédant au septième principe, Atma.

Comme il est malheureusement prouvé qu'il n'en est pas ainsi, il faut alors admettre l'existence, sinon d'une volonté unique, absolue, comme serait celle du septième principe, mais une volonté fédérative de chacune des parties *animatrices*, le tout relatif au développement animique de l'humanité actuelle.

Toutes les écoles reconnaissent que la volonté est une faculté de l'âme. Dès l'instant que l'école occultiste attribue, à chacun des trois principes *développés*

dans l'homme une âme, pourquoi ne pas lui concéder un des attributs qui lui sont propres.

Telle est la thèse que nous nous proposons de démontrer.

PHYSIQUE ET SUPRAPHYSIQUE

Les tendances actuelles de la Science sont foncièrement matérialistes.

La Science a étudié l'organisme jusqu'aux infiniment petits, le résultat de ses recherches a été la découverte du protoplasma, comme base et générateur de la vie. N'ayant rien trouvé de plus sous son scalpel, ou au foyer du microscope, car ni l'âme, ni l'esprit ne peuvent se disséquer, ni se voir, la Science a donné comme formule ultime :

« Dans l'univers il n'y a qu'oxygène, hydrogène, carbone et azote. Ce que l'école spiritualiste appelle âme est un produit de la matière; ce sont les cellules qui ont vibré d'une façon différente aux autres, voilà ce qui produit la pensée. L'Homme est un automate qui se meut entraîné par son organisme. Quelques-uns croient aux facultés de l'âme, l'âme n'existe pas; ce qu'on appelle âme n'est rien autre chose qu'un mécanisme dirigé par des forces physico-chimiques. »

Comme c'est la Science qui s'exprime ainsi, on pourrait à la rigueur admettre cette théorie, si elle expliquait tous les faits. Ce qui n'est pas, car il existe une infinité de faits parfaitement prouvés que la Science ne peut expliquer avec sa théorie matérialiste :

la vue à distance, la prévision, etc., ne peuvent être expliquées par l'étude des sens matériels, ni des différents organes du corps humain ; et alors, la Science ne pouvant donner l'explication de certains faits qu'elle ne peut faire entrer dans sa théorie, elle les nie.

Le *corps physique*, qui tombe sous nos sens, doté des instruments nécessaires à son but physique, actue uniquement sur le monde physique, tangible, comme nous le démontrerons.

Le *corps astral* manifeste son action non seulement sur le monde physique, tangible, mais spécialement sur le monde astral, où domine la Lumière astrale, comme la lumière physique domine dans le monde physique.

Une grande partie des effets de la lumière physique sont étudiés dans les livres de la Science, nous ne nous y arrêterons pas.

LUMIÈRE ASTRALE

«Cette *Lumière astrale* est la *force-substance universelle*, dont toutes les autres forces et toutes les autres substances sont des modalités ; elle suit, à très peu de chose près, les mêmes lois que l'électricité, une de ses manifestations supérieures.

« PAPUS. »

« Il existe un agent mixte, un agent naturel et divin, corporel et spirituel, un médiateur plastique universel, un réceptacle commun des vibrations du mouvement et des images de la forme, un fluide et une force

qu'on pourrait appeler en quelque manière l'imagination de la nature.

« Par cette force tous les appareils nerveux communiquent secrètement ensemble ; de là naissent la sympathie et l'antipathie ; de là viennent les rêves ; par là se produisent les phénomènes de seconde vue et de vision surnaturelle. Cet agent universel des œuvres de la nature, c'est l'Od des Hébreux, c'est la *Lumière astrale* des Martinistes.

« E. Lévi. »

Mais qu'est-ce que cette Lumière astrale ?

La Lumière astrale, c'est la force neurique du Cosmos, c'est l'âme du Cosmos (Alma Mundi).

Un exemple nous fera mieux comprendre : Qui des habitants des zones, même tempérées, de l'hémisphère austral, n'a ressenti cette espèce de malaise, cet état nerveux spécial, quand souffle le vent du nord? Les nerfs sont à fleur de peau, le cerveau n'est plus maître des différentes sensations produites par ces courants énervants de l'équateur. Ce vent vient chargé de vie, espèce de *plasma*, il arrive saturé des émanations vitales des productions tropicales, exubérantes dans leur développement, par la condensation de l'influence solaire (vie cosmique), aidé par l'humidité, souvent exagérée, de l'atmosphère, milieu nécessaire à la vie organique.

Le système végéto-vital de tous les êtres est comme enivré par cette surabondance de vie, l'organisme, ne pouvant absorber cet excès, reste énervé ; le système nerveux surchargé de vitalité, noyé dans ces courants

cosmiques vitalisés en excès par le vent de l'équateur, n'obéit plus. Le cerveau, officine centrale du système, enivré par la surcharge des fluides vitaux, reste dans un état comateux qui brise la volonté et voit tout comme dans un songe.

Ces courants cosmiques astralisés peuvent donner une idée de ce qu'est la Lumière astrale.

Le corps humain est composé d'organes et ces organes de cellules ; chaque cellule est douée de vie propre et de vie de coopération.

On peut considérer le Cosmos comme un être, et nous entendons ici par Cosmos simplement notre système solaire; les planètes qui le composent sont ses organes, les êtres animés qui les peuplent sont les cellules douées de vie propre et de vie de coopération.

L'*influx nerveux* (l'astral) de ce gigantesque organisme sera la Lumière astrale, partie essentielle du fluide cosmo-vital. Comme toutes les essences, c'est un élément très subtil qui pénètre tout.

Quand, par un état spécial naturel ou acquis, un organisme humain entre en contact direct avec ces essences, selon le cas, il en est plus ou moins pénétré et les effets produits sont d'autant plus puissants que l'*ivresse astrale* est plus complète.

C'est dans le cerveau, organe directeur du système nerveux, que se concentrent les idées et les images de tout ce qui existe ; il peut, grâce à l'*imagination*, une de ses facultés, reproduire, en image, un objet, un paysage, ou autre, longtemps après avoir été vus.

Comme la Lumière astrale est le produit de ce qu'on pourrait appeler le cerveau du Cosmos, composé

comme le cerveau humain de cellules spéciales, elle concentre en elle et reflète toutes les pensées, tous les actes (vie coopérative des cellules). C'est pour cette raison que les « volitifs », au gré de leur volonté, et certains instinctifs, dans un état spécial, peuvent lire dans la Lumière astrale les faits présents, passés et souvent à venir, car l'avenir est presque toujours formé du passé et du présent.

Comme toutes choses créées, la Lumière astrale obéit à des lois. Il faut apprendre à les connaître si on veut éviter les effets souvent terribles des forces astrocosmiques les plus inférieures; l'électricité, l'une d'elles, à peine connue des savants, multiplie malheureusement les preuves de son pouvoir quand l'imprudent viole les lois qui en régissent la production et l'usage.

La Lumière astrale, essence neurique du Cosmos, agit, dans les limites des lois qui la régissent, sur les centres nerveux des différents organismes, cellules du Cosmos.

L'électricité mal dirigée, ou en tension exagérée, détruit les fils conducteurs et les appareils producteurs, de même la Lumière astrale mal dirigée peut énerver le système nerveux, troubler le cerveau dans ses relations avec l'intelligence, détruire ses facultés et conduire à la folie.

En résumé, la Lumière astrale peut être comparée à l'influx nerveux de l'organisme humain, qui dans ses multiples manifestations est une réunion de forces diverses : l'électricité biologique, l'influx volitif du cerveau, les courants vitaux du grand sympathique, les réflexes de la moelle épinière, etc.

L'électricité, les forces électro-vitales, électro-cosmiques et autres forment les courants et forces de la Lumière astrale. Toutes ces forces, d'un grand pouvoir, augmentent le danger qui menace ceux qui les manipulent sans en connaître les lois. Ces forces semi-matérielles sont souvent désastreuses, mais les forces sublimées de l'astral le sont bien davantage.

Il est nécessaire, pour comprendre le jeu de la Lumière astrale et de ses multiples forces, de connaître le plan sur lequel elles peuvent se manifester.

LE PLAN ASTRAL

Ce n'est pas un lieu spécial ni un endroit déterminé; c'est un état particulier tant du Cosmos comme des êtres qui le peuplent.

Le plan astral, plan psychique de beaucoup d'auteurs, semi-matériel, semi-spirituel, est la partie inférieure du plan animique, domaine spécial de l'esprit, qui agit sur ce plan au moyen de l'âme humaine.

Le plan astral, grâce à l'instinct inférieur, est en contact, par le pôle matériel, avec toutes les forces matérielles cosmiques et électriques ; l'âme humaine, quand elle agit, le met en relation avec les forces psychiques supérieures, et quelquefois, par un développement spécial, avec les forces animiques.

Il est facile de comprendre que c'est un plan très dangereux, en raison des deux contraires : la matière et ses forces, l'âme et ses puissances.

Les passions, émotives par leur essence, exaltées à l'extrême par l'imagination psychico-cérébrale, portée



accidentellement ou volontairement sur le plan astral, occasionnent une exagération tant dans le bien que dans le mal; sur ce plan il est on ne peut plus facile d'être entraîné par la partie matérielle inférieure de l'astral, jusque dans les bas-fonds des vices les plus répugnants. Le mysticisme lui-même n'est pas exempt de ce danger.

L'homme, à peine sorti de l'animalité, s'abandonne très facilement aux impulsions de l'instinct inférieur. Les passions instinctives, exaltées par l'anomalie cérébrale, produite par l'ivresse astrale, entraînent à tous les excès celui qui, sans préparation aucune, pénètre sur ce plan.

Que de médiums sont victimes de ce plan sur lequel, inconscients, ils agissent hypnotisés par les forces astrales, leur cerveau déséquilibré par l'ivresse astrale les pousse aux aberrations les plus fantastiques et vicieuses au suprême degré.

Notre nature, par sa partie animale, nous entraîne spécialement sur le plan astral inférieur, voisin de la matière, et nous rend victimes de toutes les passions matérielles et animales. Au contraire, c'est sur le plan astral supérieur que la partie psychique de l'homme se trouve attirée et reçoit l'influence de ce plan. On doit comprendre dans cette partie psychique toutes les manifestations extra-matérielles, celles purement cérébrales, idées, pensées, poésie, s'élevant jusqu'aux plus belles conceptions de l'esprit : l'amour de ses semblables et l'amour divin.

Pendant le sommeil normal, la partie psychique, libre de l'influence de l'organisme et de ses besoins,

peut atteindre le plan astral et y éprouver des émotions vraies, produites par des faits imaginés (imaginés dans le sens d'images créées). Là, elle vit de la vie astrale, subjective, relativement au monde physique, mais en réalité objective sur le plan astral, car, bien souvent, l'émotion produite est tellement vive qu'elle réveille le corps endormi tout vibrant de peur ou de plaisir.

Les médiums en trance, les sujets hypnotiques et magnétiques, sous l'influence de manipulations spéciales, passent sur le plan astral et y agissent activement. Pour eux, sur ce plan, le sensorium normal physique n'existe plus ; tous les sens matériels sont pour le moment inertes et sans effets. Il n'est pas nécessaire de rappeler les expériences faites à ce sujet, aiguilles plantées dans les chairs, ammoniaque respiré, sans qu'aucun mouvement indique la sensation douloureuse et désagréable qui se produit sur l'individu dans l'état normal.

Par la suggestion, qui est l'obligation imposée par une volonté étrangère d'abandonner le plan physique pour passer sur le plan astral, l'action des sens, tout à l'heure nulle, peut être exagérée ; ainsi le frottement d'une barbe de plume sur la peau produira les accidents occasionnés par une douleur atroce ; respirer de l'eau pure produira la suffocation et même l'empoisonnement.

Dans le cerveau du microcosme, toutes les cellules similaires vibrent à l'unisson, obéissant soit au système nerveux, soit aux réflexes.

Le cerveau du Cosmos, étant composé, comme cel-

lules, de tous les cerveaux des êtres animés qui le peuplent, rien d'étrange alors qu'une cellule spéciale, libre de l'influx d'autres cellules inférieures (les organismes matériels), vibre à l'unisson de cellules semblables à elle et perçoive dans la lumière astrale, *alma mundi* de beaucoup d'auteurs, les mêmes sensations d'ordre supérieur.

Les instinctifs, les passifs, dans un état spécial ou obtenu par manipulations magnétiques, entrent en communication avec la lumière astrale, devenant, sur le plan astral, cellules actives, de passives qu'elles étaient sur le plan physique. Les volitifs, par la volonté élevée à la puissance psychique, peuvent agir consciemment sur le plan astral, connaître les forces extra-physiques, les manipuler, enfin entrer en relation avec ces êtres qui peuplent ce plan, y voir les événements passés, présents et quelquefois futurs ; il est facile alors de comprendre pourquoi le plan astral est considéré comme le reflet du plan physique ; c'est une expression insuffisante, car il y a autre chose que des reflets.

Sur le plan astral tout est subjectif relativement au plan physique, mais objectif pour ceux qui y actuent. Comme les sens sont limités aux sensations matérielles, il est facile à l'école matérialiste, qui n'en connaît pas d'autres, d'affirmer que le plan astral est purement imaginatif. Dans la presque généralité, il manque à l'homme un sixième sens, qui existe en puissance dans tous, mais qui n'acquiert son développement que chez les sujets magnétisés, et par un entraînement spécial psychique chez les volitifs.

En admettant que, dans l'homme, le cerveau, par la volonté physique, puisse reproduire toutes les sensations reçues, vibrations de molécules, comme disent les savants, et si l'on considère le plan astral comme le cerveau du Cosmos, il faut admettre que, sur le plan astral, les molécules spéciales qui le composent peuvent reproduire les sensations, tout comme le cerveau humain le fait, de là les reflets.

Il ne faut pas oublier que le cerveau humain, cellule spéciale du Cosmos, est un organe des plus délicats, un instrument qui très facilement se fausse, tant de causes peuvent lui faire perdre l'équilibre : la moindre émotion lui enlève tout pouvoir sur l'organisme ; on connaît les effets étranges de la peur ; quelques milligrammes de hachisch opèrent un changement complet dans le caractère de l'homme et dans ses sensations ; par l'absorption de cet agent astro-végétal, l'homme est transporté sur le plan astral inférieur, ses sens physiques lui sont inutiles ou leurs sensations exagérées, il sent, il voit, en dehors des sens. Si on augmente la dose, l'ivresse astrale, qui fait perdre toute notion du plan physique, peut se produire et fausser le cerveau pour longtemps.

Le cerveau du Cosmos, composé, comme cellules spéciales, de cerveaux humains, peut aussi ressentir les effets de ces désordres et manifester des reflets exagérés et souvent faux.

De ce qui précède, on comprendra facilement que le plan astral est dangereux, il représente ce que serait pour les hommes une atmosphère saturée d'alcool et d'éther, qui, en un instant, produirait, même

sur les plus robustes, une ivresse complète. Ce péril est aussi vrai et réel que celui qui existe pour celui habitué à l'atmosphère des vallées, qui ne peut supporter celle des hauteurs, et la réciproque est vraie aussi. Par l'*habitude* on arrive à pouvoir vivre sans péril tant sur le plan astral que sur les hauteurs.

Pour arriver sans péril sur le plan astral et *s'habituer*, il faut observer une grande sobriété en tout ; la vie journalière doit être pure, les pensées élevées, conserver toujours l'organisme sous le joug de la volonté supérieure. L'intelligence doit être occupée au développement de pensées très élevées, très pures, abstraites, en un mot il faut vivre la vie qui éloigne de l'animalité.

Quand par une pratique continue on a appris à conduire son esprit, à diriger ses pensées dans une direction voulue, on doit par un exercice de concentration résoudre facilement les problèmes difficiles et abstraits. Cette concentration consiste à fixer la pensée sur un seul point, sans la laisser sortir du sujet, ni se laisser entraîner par le monde extérieur et moins encore par l'activité inconsciente des sens. Il faut la fixer de telle manière que rien ne vienne la distraire ; il faut que les sens soient passifs et inactifs afin que l'astral et les autres composés de l'homme puissent manifester toutes leurs énergies et les extérioriser au besoin.

Quand on arrive à ce point, on est conscient et actif sur le plan astral, on a conscience de la sortie du corps astral, libre du corps physique, et, par un entraînement spécial, on peut se souvenir du plan as-

tral, de ses habitants et des faits produits tant sur ce plan que sur les plans inférieurs.

Quels sont les habitants de ce plan supraphysique ?

« D'après le spiritisme, le monde invisible est peuplé seulement d'*esprits* et de fluides.

« D'après l'occultisme, d'autres éléments s'y trouvent.

« Ce sont d'abord :

« Les *élémentaires*, principes inférieurs des êtres décédés à la vie terrestre, puis :

« Les *corps astraux* des êtres vivants, périsprits des médiums sortis inconsciemment hors de l'être et périsprits des adeptes sortis consciemment du corps dans un but déterminé ;

« Les *élémentaux*, êtres inférieurs n'ayant jamais été incarnés, ne possédant aucune intelligence propre et subissant l'influence de toutes les volontés humaines bonnes ou mauvaises ; ces êtres agissent dans les *éléments* ;

« Les *idées des hommes*. Autour de chaque homme, ses idées se trouvent, constituant, par la fusion de chacune d'elles avec un élémental, un être réel qui reste là plus ou moins longtemps suivant la tension cérébrale qui lui a donné naissance et qui agit bien ou mal sur l'homme, suivant que l'idée est bonne (enthousiasme), ou mauvaise (remords).

« PAPUS. »

Il existe des êtres invisibles qui, étant données certaines circonstances, peuvent cependant se manifester sous des formes étranges, monstrueuses, de peu de co-



hésion dans leurs éléments constitutifs et le plus souvent sous une forme indéfinie. L'occultisme les connaît sous les noms de larves, élémentaux et élémentaires. Il affirme qu'ils n'ont que des âmes rudimentaires, qu'ils sont mortels et soumis fatalement aux forces physiques et à plus forte raison aux forces extra-physiques.

Ils aspirent à la vie physique, la recherchent surtout dans l'homme, profitant de tout ce qui peut la leur fournir : cadavres, sang, lait et en général toutes les sécrétions animales. Quand ils rencontrent un organisme humain dont le corps astral est sorti, pour une cause quelconque : ivresse, épilepsie, léthargie, somnambulisme, folie, etc., ils s'en emparent et alors malheur à son propriétaire, car désormais ils vivront de sa vie, de ses forces et pourront en abuser au point de le conduire au tombeau.

H. GIRGOIS.

(A suivre.)





LA CROIX

Lorsque le Christ, le Grand, Celui dont nous ne devrions pas prononcer le nom saint sans trembler, — expirait sur la croix du châtiment universel, Il prononça quelques paroles qui peuvent nous servir maintenant à comprendre la position de l'esprit de l'homme universel.

Représentez-vous sa mère, celle qui était venue supporter en son cœur toutes les douleurs que devait souffrir en son corps le Sauveur du monde, se tenant là, à ses pieds. Saint Jean, l'apôtre aimé, celui qui par la tournure de son esprit avait pu ressentir plus ou moins l'approche et la signification de la venue de son Sauveur, était là aussi, aspirant à son Dieu, et en même temps soutenant la forme terrestre de cette mère de douleur, qui était devenue, à son tour, presque inerte à force de souffrances morales. Tous les deux, ils ne faisaient plus qu'un avec ce Sauveur adoré, ce Fils, cet Ami qu'ils perdaient, le suivant apparemment jusque dans la mort de leur amour.

Et le Christ parla : « Femme, dit-Il, voilà ton fils ; » et à saint Jean : « Voilà ta mère ». (Saint Jean, 19, 27.)

Ces paroles ont un sens tendre, facile à comprendre, celui d'une pensée aimante, d'un dernier effort pour réunir ces deux, qu'il avait peut-être aussi le plus aimé, de leur former par sa parole puissante un

intérieur où le souvenir de son amour viendrait les réjouir encore... Oui, mais le sens plus grave, plus étendu ne nous frappe peut-être pas aussi souvent.

Une douleur invincible semble vouloir nous envahir, lorsque nous relisons ces quelques mots : « Femme, voilà ton fils », — « voilà ta mère », et cependant nous avons tort, car une tâche sans fin nous y est réservée suivie de son infatigable amour. Ce n'est pas une simple consolation adressée à ses proches, mais un trésor confié, une marche, route tout indiquée à l'humanité entière en personnalités collectives de mère et d'apôtre.

En mourant sur la Croix le Sauveur venait d'accomplir, de mettre le dernier point nécessaire à une œuvre commencée déjà depuis des temps immémoriaux et le crucifiement dont les atmosphères étaient empreintes était venu se reproduire en fait extérieur sur cette terre.

Les hommes ne pouvaient plus errer indéfiniment dans les détours de la matière, car Dieu l'avait fait pénétrer par son Esprit.

Maintenant que le Christ avait rendu l'homme à lui-même, qu'Il avait maintenu et établi le joint entre l'invisible et le visible vivifié, qu'Il s'était fait créature pour tout ce qui avait été créé, Il joignait les deux courants qu'Il allait laisser derrière Lui.

Sa mère représentait ici tout ce qu'il y avait de plus pur en l'humanité qui s'était élevé jusqu'à lui, son apôtre tout ce qu'il y avait de plus vif comme esprit. Il donnait ainsi à l'esprit le pouvoir d'aspirer davantage vers lui de concert avec la matière ; Il donnait à

la matière glorieuse la joie et la consolation de l'Esprit.

L'Esprit ne pouvait plus faire autrement que de monter à Lui, et la matière que de l'adorer; mais Lui-même était désormais libre de surveiller son œuvre d'où et comment Il lui plairait. — Il était libre de dire personnellement à chacun et à chacune des individualités humaines pour les encourager dans sa voie: « Quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les Cieux, celui-là est mon frère, ma mère et ma sœur. » (Saint Math., 12-50.)

Il avait le pouvoir jusqu'à la reconstitution générale de toute chose, de venir, caché comme entité partielle, surveiller son œuvre, voir ses enfants rachetés.

Qui de nous aurait pu supposer qu'Il avait de la joie à nous voir ?

En partant ainsi, Il nous laissa une œuvre à faire. Il renvoya sur cette terre des êtres qui devaient encore être perfectionnés. Il laissa au mal un peu de liberté. Il voulait que par nos travaux, notre courage infatigable nous gagnions un peu de mal pour la cause du bien, un peu de douceur pour la violence, un peu de foi pour l'incrédulité.

Qu'avons-nous fait ? Avons-nous seulement gardé intact ce trésor apporté, ou l'avons-nous méconnu et méprisé jusqu'à ce jour ?

Avons-nous senti parfois son approche invisible. Nous sommes-nous jamais dit que malgré tout Il pouvait être présent ?

ZHORA.



L'Islamisme Ésotérique

A Justin Schuhl.

L'Islamisme, comme toutes les grandes religions, distingue les doctrines de la lettre et celles de l'esprit. Son ésotérisme s'appelle le *soufisme,* du mot arabe *souf*, laine, parce que ses adeptes ou soufis se couvrent exclusivement de vêtements de laine par mépris des étoffes précieuses. Les soufis sont des hommes tolérants et modérés dont un axiome favori est que l'idolâtrie même est la confession de la foi. Ils disent aussi que les religions particulières sont de simples formes de la Religion unique, adaptées aux temps et aux peuples, et que les prophètes, fussent-ils mille multiplié par mille, ne sont qu'un seul. Ils expliquent les livres révélés par la méthode allégorique comme les kabbalistes juifs, et les interprètent dans le sens le plus large. Leurs doctrines enfin sont aujourd'hui le facteur principal de l'évolution religieuse islamique et méritent à ce titre l'intérêt que certains savants lui ont refusé.

Les livres des soufis sont nombreux et surtout écrits en vers, en arabe, en persan, en hindoustani, en turc. Leurs ouvrages les plus fameux sont chez

les Arabes certains écrits d'Alfarabi, d'Ibn Tofaïl, comme le *Hayi ben Yokdan*, de ce dernier, traduit récemment en français excellent par le professeur Gautier, d'Alger, l'*Ihya aloloum*, de l'imam Gazali, le *Kounnache*, de Si-Tidjani. En langue persane, nous possédons le *Boustan*, de Saadi, le *Tohfat alahrar*, de Djami, le *Tedkirat alawlia*, de Feri ed din Attar, le *Memevi* de Jelal ed din, le fondateur de l'ordre des derviches tourneurs, le *Guls-chan-i-raz*, de Schabistari, en hindoustani et en turc divers poèmes. La plupart de ces livres ont été traduits en anglais et *in extenso* et ont paru en particulier dans les séries orientales de Trübner. Notons enfin divers ouvrages historiques orientaux comme le *Dabistan* et qui résument ou comparent les diverses opinions des soufis.

Les soufis sont unitaires comme les musulmans orthodoxes, c'est-à-dire que la base de leur système est l'unité de toutes choses, unité de Dieu, unité des âmes, unité du monde, etc. Cette idée est le corollaire nécessaire de la doctrine koranique comme l'a très bien établi le cheik ben Ridouane dans un article de la *Revue africaine*. Le soufisme est idéaliste transcendantal, il nie la réalité de la matière comme chose en soi, il va même jusqu'à la croire illusoire et toute d'apparence. Les sens pour lui étant matériels ne peuvent être d'aucune ressource dans l'investigation nouménale et seule l'intuition, conséquence de la méditation et du détachement absolu, mène à la connaissance. Le soufisme offre, comme on voit, de nombreuses ressemblances avec les doctrines ésotériques des autres religions, le védantisme

indien, la kabbale des juifs, l'alexandrinisme. Il préconise l'extase comme les diverses sectes chrétiennes primitives et modernes, les omphalo-psychiques, les gnostiques et les quakers trembleurs. C'est même cette similitude de procédés métaphysiques qui a persuadé à certains savants peu habitués à peser des phénomènes sociaux ou psychiques que le système était tout entier emprunté au monde oriental ambiant. Malgré l'avis du regretté Adolphe Franc, qui fait venir le soufisme, comme la Kabbale d'ailleurs, des sectes anciennes de la Perse, malgré l'opinion de Silvestre de Sacy et des Allemands qui veulent en faire un yoguisme dégénéré, nous croyons, et M. de Tholuck, un des premiers auteurs qui ait connu les soufis, confirme notre opinion, que l'homme par les mêmes voies méditatives et ascétiques arrive nécessairement aux mêmes conclusions, sans distinction de race ni de climat. D'ailleurs la vie orientale nous montre tous les jours que les Indiens, les Chinois, les Arabes, les Juifs peuvent vivre côte à côte des siècles sans avoir une idée précise de leurs exotérismes rituels respectifs.

La méthode du soufisme est subjective; les soufis ont un profond mépris pour les moyens d'investigation dont use la science objective. De plus ils n'aiment guère la logique, ils comparent souvent les logiciens à des aveugles contraints à chercher leur route avec un bâton et se trompant souvent de chemin. Jelal ed din, le cheik des derviches, raille dans ses vers la scolastique des Arabes et leur méthode syllogistique renouvelée d'Aristote; tout un chapitre du *Memevi*, le

roi des Arabes, est consacré à cette critique. Pour tous les soufis la méditation et l'intuition qui est sa fille conduisent seules à la vérité, une des appellations de Dieu familière au soufisme. Quand il n'y a plus de moi ni de toi, disent les sages de l'Islam, la grande connaissance apparaît. C'est-à-dire, en somme, que la suppression de la personnalité particulière permet seule de savoir. Cet état s'appelle l'ittihad ou l'union parce que, n'existant plus comme personne distincte, le soufi, qui y est parvenu, fait alors partie intégrante de la vérité. Spinoza disait que la méditation permettait aux âmes de s'identifier avec la nature naturante dont elles étaient des modes. Les soufis arrivent souvent à l'ittihad par des moyens extérieurs à la méditation, tels que la danse et la musique chez les tourneurs, les balancements chez les hurleurs et chez la moyenne des sectes par les jeûnes et par le dikr, parole arabe ou persane répétée à satiété, analogue au mentram des Indiens. Un fameux soufi ancien, El Hadj, fut tué pour avoir prononcé dans un temps de troubles religieux les mots: Je suis la vérité. Se persuadant par la répétition de ce dikr qu'il était la vérité ou Dieu, ce qui est tout un, il parvenait, dit Jami, à être en état d'ittihad presque constamment. Ces moyens sont accessoires, ajoutons-le à l'honneur des soufis, et les initiés supérieurs de l'ésotérisme musulman arrivent à l'union sans autre effort que celui de la volonté.

Les mystiques ont un langage spécial qui nous oblige à employer une terminologie moderne toute autre. C'est ainsi qu'ils disent du non réintégré qu'il est séparé (sous-entendu de Dieu); ils s'intitulent les

amants et parlent au noumème comme on parle à une maîtresse. Ils entendent par le vin la connaissance et par l'ivresse la joie de connaître. Ceci permet de ne pas se laisser prendre au sens ordinaire des poèmes passionnés, érotiques ou bachiques, de Hafiz ou même de Djelal ed din.

Les idées des soufis sur Dieu sont du plus pur panthéisme, non pas d'un panthéisme exagéré, mais au contraire d'un panthéisme séduisant, modéré et peut-être même ambigu, dans certains cas. Ils ont deux formes principales selon lesquelles ils envisagent le problème divin. Le passage suivant des Prolégomènes à l'histoire des Berbères d'Ibn Khaldoun nous les énonce clairement : « Les soufis de ces derniers temps, dit-il, ont déclaré que Dieu est identique (*mottahed*) avec les êtres créés, soit parce qu'il s'est établi (*holloul*) dans eux, soit que ces êtres soient lui-même et qu'ils ne renferment, ni en totalité, ni en partie, aucune autre chose que lui. » Souvent, comme Djelal ed din, ils proclament avec les Alexandrins que le monde a été émané de Dieu, comme les étincelles de la flamme qui font partie au moins originellement de cette flamme. Quand les soufis nomment Dieu, ils n'entendent pas le Jéhovah de la Bible exotérique ou l'Allah des orthodoxes, mais l'âme universelle, formée de toutes les âmes particulières et qui seule a une conscience claire, absolue, dans le même rapport avec les consciences particulières plus ou moins obscures, que les consciences cellulaires du corps avec la conscience enfermée dans le cerveau. Leur théorie du monde ne se distingue pas de leur théodicée.

Le divin pénètre le créé, s'il n'est pas lui-même, par l'omniprésence ou l'unité de substance. Le monde, s'il n'est pas Dieu, est un accident de lui-même. Dieu, disent certains soufis, *a créé le monde pour jouer avec lui-même. Dieu est la chose qui a paru et la chose cachée. La pluralité qui survient dans les créatures est vis-à-vis du créateur ce que sont des ombres, des échos et des images réfléchies dans un miroir.* — Le monde n'est donc qu'une apparence et il faut que cette apparence dont nous faisons partie croie à sa réalité pour qu'elle persiste. Les sens sont l'instrument nécessaire à la perpétuité de cette illusion. Ibn Khaldoun rapporte le propos suivant aussi nettement idéaliste transcendantal que les propositions de Schopenhauer ou des philosophes indiens : « On reconnaîtra, disent les soufis, par une méditation suivie, que tout ce qui n'est pas l'Être éternel est néant. » Le monde, pour les soufis, est éternel, soit que tout recommence identiquement, soit qu'une infinité éternelle d'univers différents en forme, non en fond, soit possible dans le futur et dans le passé. Frédéric Nietsche, le grand négateur du noumène, ou Arthur Schopenhauer n'ont pas innové; nous le voyons, leur négation du principe de causalité ou du principe de raison suffisante, les soufis l'avaient infirmé dans des termes plus poétiques et plusieurs siècles avant leur venue.

La matière est une illusion et l'Être seul est; mais cet Être est en toutes les âmes ou elles sont lui-même. L'âme humaine est une émanation de l'âme universelle, elle en fait partie comme la vague de la mer: « Quand le moi et le toi n'ont plus de sens pour le

sage, dit Djellal ed din, qu'importent les distinctions et les différences. Il n'y a ni parsis, ni juifs, ni chrétiens, ni musulmans, je suis l'âme des âmes. » Si nous faisons abstraction des qualités et des nomenclatures nécessaires à la fantasmagorie de la vie, nous voyons l'Unique, l'Esprit, la grande Lumière. Devant le soleil, les torches et les chandelles disparaissent ; de même la contemplation de la vérité efface l'illusion. On arrive à la vue du vrai par l'extase, on atteint l'extase par toutes les pratiques qui tuent l'attachement aux choses, par l'affranchissement des joies et des douleurs. Ces expressions ne signifient rien, dit Djellal ed din, pour celui qui est entré dans la voie. Nous atteignons maintenant un point délicat de la doctrine : que deviennent les âmes non encore persuadées de leur identité avec la grande âme ? Certains, les moins nombreux d'ailleurs, veulent qu'elles reviennent s'épurer sur la terre ou sur d'autres planètes jusqu'à ce qu'elles aient mérité l'ittihad ou l'union. Les plus nombreux admettent que, parties du grand foyer comme des étincelles, elles y reviennent pour s'en échapper sans trêve, perdant conscience de leur passé, car la mémoire empêcherait de nouvelles servitudes dans les corps.

Il nous reste maintenant à examiner des points particuliers de la doctrine et non des moins intéressants. Les soufis ne reconnaissent pas la morale comme science. Le monde phénoménal admet les différences, elles sont la base même de sa persistance ; de même dans la société, artifice phénoménal humain, le bien et le mal existent et en sont les supports.

L'initié, persuadé du monisme, nie cette distinction. Quant à la liberté, les soufis la considèrent comme un mensonge vulgaire, ils sont partisans de la doctrine musulmane du djabr ou de la détermination : « ce qui est ne pouvait être différemment pour le but qu'il poursuivait et poursuit sans se lasser; la réflexion de l'être par la variation et la multiplicité infinies ». D'ailleurs, par suite même qu'il a voulu, Dieu était déterminé. Il n'y a que nécessité dans l'actuel, la contingence, la liberté ne se conçoivent dans l'Être qu'avant le désir, dans la puissance pure. L'espace et le temps sont des moyens créés par les sens pour les besoins de la représentation et aussi illusoires que le monde phénoménal dont ils sont les milieux.

Il n'y a ni passé, ni présent, ni avenir, il n'y a ni largeur, ni hauteur, ni profondeur pour l'Être. Nous exprimons, nous le reconnaissons en toute franchise, ces intuitions des soufis par des expressions philosophiques, précises et modernes, à cause de la difficulté de citer toutes les paroles des ésotéristes musulmans, symboliques et imagées, nécessitant de plus la connaissance compliquée de leur terminologie allégorique spéciale.

Les soufis font aussi de la magie pratique, mais naturellement et sans chercher à en faire un but. L'histoire des soufis de Djami regorge de faits miraculeux attribués à Djoueid, à Chemsed-din et autres grands cheikhs du soufisme. Habituellement, l'extase est accompagnée chez eux de la vision de lumières variant de couleur et d'intensité avec le degré d'initiation. Les soufis pratiquent souvent à leur insu, ou pour des actes

charitables, le transfert d'objets à travers la matière avec désintégration et réagrégation des molécules, la télépathie, la prophétie, les guérisons par l'imposition des mains. La danse, les parfums, la musique, le jeûne, l'isolement amènent ces phénomènes psychurgiques comme concomitants de l'ittihad. Les soufis admettent l'existence de djnouns ou élémentaires qui sont, sans évocation spéciale, à la disposition des hommes supérieurs réintégrés. Ces djnouns les défendent à leur insu contre leurs ennemis et même violemment, disent les historiens de la secte. Les ésotéristes croient à la puissance des sons ; ce que l'on appelle en arabe le dikr est analogue au mentram indien. Certaines phrases du Koran ou des livres sacrés des soufis, répétées avec des intonations particulières, produisent des effets prodigieux; elles agissent sur la nature et en perturbent en apparence les lois. Le chapelet (*sebkha*) de quatre-vingt-dix-neuf grains sert à la prononciation du dikr. Ajoutons, à la gloire des soufis, que, malgré les exagérations de certains affiliés de confréries secondaires, comme les refaïas ou hurleurs, les qadryas qui se balancent, des Aïssaouahs, le soufisme s'est tenu à l'écart des aberrations du yoguisme indien. Il n'a jamais recherché les épreuves extraordinaires.

Les soufis vivent presque toujours de leurs mains ou sont de condition aisée, ce qui est peu compatible avec la condition de yogui ; il n'y a pas de monachisme dans l'Islam comme la Perse, la Turquie, l'Inde en témoignent. Les macérations ne sont pas d'ailleurs admissibles par des hommes qui font de

l'indifférence absolue et de la volonté détachée sans effort violent leurs moyens principaux.

En somme, ainsi qu'on peut le voir par l'exposé précédent, si le soufisme présente des communautés d'idées et de procédés avec les ésotérismes que nous connaissons, il offre cependant quelques points de vue originaux et un intérêt suffisant pour mériter l'étude attentive des savants et des curieux.

Le soufi,

H.-A. PROBST-BIRABEN.

Alger, février 1901.

Au Pays des Esprits

(Suite)

CHAPITRE XVIII

L'ANGE DE MINUIT

Durant les quelques années qui suivirent mon départ d'Angleterre, je voyageai à travers maints pays d'Orient, occupé la plupart du temps à remplir les devoirs et à satisfaire aux exigences d'une vie publique des plus actives. Ceux qui se rappellent le visionnaire de la confrérie berlinoise n'auraient certes pu reconnaître en lui le rude soldat, l'homme politique austère, le travailleur acharné qu'il était devenu en

maintes directions. Si nombreuses étaient les sphères d'activité dans lesquelles je me sentais appelé à me mouvoir que je ne pouvais douter que Félix von Marx ne m'avait tenu parole ; que vraiment il était mort pour infuser à mon frêle organisme sa noble virilité, et que c'était à l'influence de son puissant esprit que je devais de pouvoir fournir un aussi énorme total de travail physique et intellectuel. Aussi, de même que dans ma carrière publique, jamais le moindre repos n'est venu me distraire de mes incessantes occupations, de même n'ai-je jamais perdu de vue le but grandiose, l'objet de mon pèlerinage terrestre, qui a toujours été la recherche de ma solution positive des mystères de l'univers invisible. Mon existence jusqu'alors m'avait prouvé qu'il y avait maintes phases de vie spirituelle compréhensibles à l'esprit humain, autres que celles qui formaient le sujet d'étude et d'expérimentation des membres de la confrérie berlinoise. Durant ma résidence chez mon estimé ami, John Dudley, j'avais appris les relations que sa pure et innocente famille se plaisait à entretenir avec des esprits amis. Je ne m'étais cependant jamais mêlé à leurs séances si paisibles, ni n'avais voulu troubler leurs réunions si pleines d'harmonie par mon impressionnable nature et mon inquiète humeur ; mais souvent mon esprit voltigeait autour d'eux, et depuis lors, comme en bien d'autres lieux moins purs, j'ai appris à connaître comment on communie avec les esprits, si l'on peut arriver à l'état de passivité automatique qu'on appelle l'état de médiumnité.

Je savais de même, sans l'intervention de cercles magiques d'invocations, ou de formules quelconques, communiquer avec mes amis bien-aimés, par delà le fleuve mystique sur les bords duquel mes yeux avides les avaient vus disparaître. Les uns après les autres, tous sont revenus de ces sombres bords, attentifs à sauvegarder la vie orageuse, veillant sur moi avec une fidélité et une tendresse dépassant encore celle qu'ils déployèrent pour moi durant leur passage sur cette terre.

Constance, ma si jolie, si gracieuse amie, mon vaillant père, ma mère si belle et si douce, mon jeune frère et tant d'autres amis ou compagnons, tombés sur la route, me laissant seul, avant d'avoir pu éprouver la faiblesse ou la force de l'homme qui se trouve seul au seuil de la virilité, tous me sont revenus, me parlant comme autrefois, suivant chacun de mes pas, comme autant de rayons de soleil voltigeant tout autour de moi, me fournissant la signification la plus complète de ces mots sublimes, « le ministère des anges ». Félix von Marx aussi, lui, le plus cher à mon cœur, ne m'a jamais abandonné, ni ne m'a jamais manqué. Dans mes épreuves les plus récentes, dans celles qui ont atteint mes affections les plus chères, les plus sacrées, il n'a jamais cessé de m'entourer de cet amour profond, désintéressé qui lui avait inspiré le désir ardent de s'immoler pour moi.

Eh bien! voudra-t-on me croire si j'avoue que, malgré ces interventions surnaturelles, ces apparitions d'êtres chéris, leurs communications fréquentes, bénévoles, je ne pouvais me convaincre de l'immorta-

lité de mon âme, arriver à croire à la continuation de l'identité de ces esprits, m'obstinant à ne leur accorder qu'un bref moment d'existence spirituelle aussitôt évanouie, qu'un état transitoire dans lequel ils pouvaient maintenir pour un temps leur identité, destinée à sombrer, à être absorbée, anéantie, obligés qu'ils étaient, à ma croyance, de se soumettre à l'horrible nécessité de recommencer le cycle éternel de la vie matérielle. Je me reprochai ces fantaisies morbides, j'en demandai pardon à mes bien-aimés consolateurs; mais si ces fantaisies disparaissaient en leur radieuse présence comme les ombres de la nuit à l'approche du jour, elles revenaient cependant sans cesse hanter mon esprit fiévreux sitôt que je me retrouvais seul avec moi-même. Mon âme aspirait ardemment à une compréhension du plan divin plus grande, plus haute que celle que pouvait me donner la connaissance des sphères de l'être qui nous sont familières.

Il me tardait de pénétrer la philosophie de la vie présente comme de la vie future, de voir le doigt de Dieu dirigé vers l'au delà, au delà de la tombe, au delà de l'origine et de la fin de l'être, et j'aurais infiniment plus volontiers accepté de « dormir bientôt du sommeil qui n'a pas de réveil » que continuer à souffrir de mes incertitudes, ballotté que j'étais sans relâche sur un océan de spéculations, sans compas, sans gouvernail, sans pilote, sans ancre.

Il m'arrivait parfois de voir, de sentir, de rencontrer face à face mon propre « esprit atmosphérique ». Cette mystérieuse manifestation de la dualité de mon être ne m'enlevait rien de ma force physique, mais elle

ne se produisait jamais sans m'impressionner péniblement, sans me causer un sentiment de terreur inexplicable, qui me faisait fuir cette présence comme si je me trouvais en face de mon pire ennemi. Cette odieuse vision me parlait quelquefois, usant de reproches, de sarcasmes, d'ironie, insistant sur la relation qu'elle avait avec moi, comme un démon moqueur, bien plutôt que comme l'essence astrale de ma propre substance spirituelle.

Les esprits de ceux que j'avais le plus aimés, auxquels j'avais pu le mieux me confier, venaient converser avec moi, m'apportant souvent des renseignements étrangers à ma propre conscience, mais prouvant l'identité de ceux qui me les fournissaient; l'objet de ces communications ne pouvait cependant élucider les mystères dont j'étais entouré.

Malgré les mille moyens ingénieux qu'ils mettaient en œuvre pour me démontrer la réalité de l'origine étrangère des agents qui communiquaient avec moi, et pour me convaincre de l'affection et de la sollicitude inlassables dont on m'entourait, ils ne me faisaient par ailleurs que des révélations de peu d'importance, consistant généralement en d'insignifiantes informations, des avertissements, des prophéties, qui se vérifiaient toujours, il est vrai ; mais, en dehors de ces vulgaires témoignages de nos relations, il ne semblait point y avoir entre nous de terrain commun au point de vue des idées.

J'aspirais, oh combien passionnément ! à quelque chose de plus haut, mais quand dans l'intimité de ma conscience j'exprimais en d'ardentes prières à mes

visiteurs spirituels mon désir pour plus de lumière, un sentiment de fatigue inexplicable s'emparait de moi et me forçait de suspendre des relations devenues impossibles à maintenir. Quelquefois la terrible théorie de la Confrérie berlinoise me revenait à l'esprit et je me sentais presque disposé à admettre avec eux que ces apparitions n'étaient en réalité autres que des esprits astraux émanés de la carcasse matérielle au moment de la mort, mais que l'âme, comme le corps, avait été dissipée à travers les éléments, ou qu'elle avait revêtu déjà de nouvelles formes avec lesquelles son existence passée n'avait conservé aucune relation de sympathie. Que l'on me permette d'ajouter tout de suite que, à peine émises, ces vagues et misérables théories se trouvaient sûrement réfutées, car immédiatement quelque messager de l'Au-delà se présentait me prouvant que mes plus secrètes pensées avaient été pénétrées, me fournissant de très simples mais très significatifs témoignages de la continuation de la vie, de l'individualité de l'esprit angélique qui me visitait, comme aussi de sa sollicitude à mon égard, me convainquant, pour l'instant, de la certitude de l'immortalité de la vie, de l'immortalité de l'amour, par delà les bornes du tombeau. En outre des nombreuses sociétés adonnées à l'étude de l'occultisme dont je faisais partie en Europe, je m'affiliai à maintes autres durant mes pérégrinations à travers l'Orient. De même que la plupart des gens qu'intéresse l'étude du côté occulte de la nature, je n'étais pas plutôt de retour dans l'Inde, où, il est vrai, s'étaient écoulées les premières années de mon enfance, que je me

laissai fasciner par les extraordinaires et surnaturels pouvoirs que possèdent les extatiques orientaux. Si ces pages avaient été publiées, il y a dix ou vingt ans, j'aurais facilement pu les accumuler en un volume rien qu'avec la relation des merveilles auxquelles j'assistai. En l'état actuel, on a tant ressassé dans les publications les plus communes les phénomènes de la magie indoue, que le gamin qui cire vos bottes dans les rues de Paris ou de Londres vous racontera à la douzaine des histoires de charmeuses de serpents, que la demoiselle qui tout en minaudant vous tend une allumette pour allumer votre cigare vous débitera sur l'exhumation de fakirs plus d'anecdotes qu'elle ne peut compter de havanes dans sa vitrine ; que le barbier qui taille votre barbe sera capable de disserter sur la facilité avec laquelle les derviches se coupent la tête pour la remettre en place un moment après, vous dira comment il se fait que les manguiers peuvent croître en un chiffre donné de secondes, que les voleurs peuvent être découverts sur les indications de bilboquets automatiques.

L'esprit public en Europe a été saturé, *ad nauseum*, par la relation de merveilles de ce genre. Mais si pour ma part j'ai prêté une oreille attentive au récit détaillé de faits que j'ai observés moi-même avec un intérêt toujours croissant, auxquels je me suis trouvé mêlé, dont j'ai mis des années à découvrir la cause productrice, je n'ai par ailleurs entendu aucune explication donnée par cette même rumeur populaire, si prolixe de racontars, sur la genèse de tels phénomènes. Naturellement nous devons reconnaître que

l'unique importance de ces phénomènes dérive du mode occulte de leur génération, lequel se trouve au-dessus de la compréhension des hommes de science, même les plus érudits. Quand bien même on s'en rapporterait à la prestidigitation qu'on nous a donnée comme la plus facile solution d'un problème que la science est trop ignorante pour élucider et trop fière pour aborder sérieusement, on ne trouve reproduites nulle part en aucun pays les merveilles du spiritisme oriental. En beaucoup de cas d'ailleurs, sinon dans tous, ces merveilles sont des manifestations des forces occultes qui existent dans la nature. J'ai donc pensé qu'il ne serait pas sans intérêt de dire ici quelques mots des méthodes que personnellement j'adoptai pour pénétrer à fond le secret de leur production.

Mon premier soin fut de m'assurer les services de deux des plus accomplis commedes plus respectables membres de la confrérie des fakirs. Je mis en œuvre tous les moyens à ma disposition pour les attacher à mes intérêts, n'oubliant pas d'ailleurs de les tenir séparés l'un de l'autre, de façon à éviter toute possibilité de connivence ou tentative systématique de mystification à mon égard. Je pus ainsi me mettre dans les conditions les plus favorables pour observer maints surprenants phénomènes témoignant du pouvoir que ces hommes possédaient, et analyser à loisir les prétentions qu'ils émettaient quant à son origine. Dans tous les cas, très nombreux, où d'incroyables tours d'allure surnaturelle furent exécutés, les fakirs m'assurèrent que les agents en cause, faiseurs de ces prodiges, étaient les *pitris*, ou esprits des ancê-

tres. Invariablement ils affirmaient dans leurs déclarations que, sans l'aide de ces alliés spirituels, ils ne pouvaient rien faire. Ils me donnaient à entendre que leur propre intervention dans les cas consistait uniquement à se mettre en état de servir les *pitris*. Le corps matériel pour eux n'était que le véhicule de l'âme invisible, dont le vêtement spirituel ou astral est un élément évidemment analogue au « corps spirituel » de l'apôtre Paul, à la « substance magnétique » ou « principe vital » des spirites, à l'esprit astral des Rose-Croix, à l'esprit atmosphérique de la Société berlinoise. Cet élément, les extatiques indous et arabes l'ont appelé *agasa* ou fluide vital. D'après eux, la faculté de faire des prodiges avec l'aide des esprits est développée en proportion de la quantité et du potentiel d'agasa que renferme l'organisme. L'agasa, ajoutaient-ils, est l'élément dont se servent les esprits pour prendre contact avec la matière ; s'il est abondant et très puissant, les invisibles peuvent l'extraire du corps des extatiques et opérer avec lui des prodiges qui ne sont possibles qu'à eux-mêmes et aux dieux. « Mutilez le corps humain, tranchez ses membres, me disait un Brahmine que j'avais enrôlé aussi à mon service comme professeur d'occultisme, et pourvu que vous ayez à votre disposition assez d'agasa, vous guérirez instantanément la blessure. L'agasa est l'élément qui réunit les atomes de la matière ; le couteau, l'épée le divise, le feu l'expulse hors des atomes qu'il habite ; réappliquez l'agasa aux parties brûlées ou divisées avant qu'elles aient eu le temps de se corrompre ou se dessécher et ces parties se



réuniront, formeront un tout comme auparavant. »

C'est grâce à l'agasa que la semence germe dans le sol, croît pour devenir un arbre avec des feuilles, des fruits et des fleurs. Répandez à profusion l'agasa sur la graine, et la vivification que vous obtiendrez fera pousser en une minute ce qui aurait mis un mois à croître avec moins de fluide vital. Chargez d'agasa extrait d'un corps humain des pierres ou autres objets inanimés, et les esprits feront ces objets se mouvoir, voler, nager, voyager de côté et d'autre à volonté ; en un mot, c'est l'agasa, — et par agasa j'entends la Force, la Vie des choses, — qui, au dire convaincu des très intelligents Indous avec lesquels j'étudiai, est l'agent aux vertus duquel est due la production de prodiges surnaturels, assisté toujours cependant par les pitris pour pouvoir opérer, d'abord parce que leurs corps spirituels sont tout agasa, ensuite parce qu'ils savent ce qu'est cette force vivante si puissante et comment la manier, connaissances qu'ils ne peuvent communiquer aux mortels.

Les méthodes d'initiation préparatoires à la possession de ces facultés de faiseurs de prodiges sont, m'a-t-on assuré, la pratique de l'ascétisme, de la chasteté, de fréquentes ablutions, de longs jeûnes, des périodes de recueillement profond, la concentration de l'esprit absorbé dans la haute contemplation de la divinité, du ciel et des choses divines, le détachement absolu de l'âme vis-à-vis de la terre et des choses terrestres.

La mise en œuvre de ces pratiques donne à celui qui les emploie la maîtrise de son corps, si l'on en

croit les prétentions des Indous, et la quantité d'agasa ainsi transmise aux éléments, avec sa puissance aux mains des esprits supérieurs, se trouve immensément accrue. Sa mise en liberté est aussi plus facile à opérer et se produit sous le contrôle de ces puissances spirituelles.

« Voyez, s'exclamait un jour un de mes instructeurs, je suis tout agasa. Ce mince revêtement de matière qui me couvre, cette charpente osseuse qui constitue la base de mon être matériel ne sont-ils pas réduits à la ténuité des plus simples éléments ? Ils ne sauraient gêner ma fuite à travers l'espace, ni me retenir à la terre que j'abandonne. »

En même temps, justifiant son extraordinaire gageure, son pied heurtant le sol et s'élançant dans l'espace, il s'élevait dans les airs, les yeux en transe, fixes, tournés en haut, ses maigres, rigides bras et ses mains osseuses tendues, serrées extatiquement au-dessus de sa tête, jusqu'à ce qu'il eût, dans son essor, presque atteint la toiture du vaste temple où nous étions.

J'ai déjà, dans d'autres chapitres précédents de cet ouvrage, fait allusion aux moyens que maints extatiques orientaux emploient pour arriver à l'état de « fureur mystique » tels que les sauts, la danse, les rondes, les tournoiements ; l'usage de drogues et d'essences aux propriétés enivrantes, le bruit, la musique et tous autres moyens qui ne peuvent que tendre à abolir les sensations, à surexciter l'esprit et à le rendre momentanément maniaque.

Une autre manière de faire très généralement em-



ployée parmi les extatiques orientaux pour faire des miracles consiste à opérer par illusion, mot qui d'ailleurs exprime mal l'impression psychologique intense qu'un adepte bien doué peut produire sur un groupe d'individus dans des circonstances données. Il est presque impossible de définir les moyens mis en œuvre pour répandre sur toute une assemblée de gens cette atmosphère de brume, d'hallucination, d'enchantement qui nous enveloppe, si bien qu'on est obligé de voir l'opérateur sous un jour illusoire, qu'on s'imagine qu'il est visible ou invisible, accomplissant d'impossibles actes avec d'aussi impossibles instruments, selon la croyance qu'il plaît à celui-ci d'imposer aux spectateurs. Les plus habiles à provoquer cette espèce d'illusion sont non seulement des médiums pour les esprits, et de très forts psychologues, mais encore possèdent la faculté de s'imprégner si bien d'agasa (atmosphère spirituelle), qu'ils peuvent à leur gré revêtir presque n'importe quelle forme imaginaire.

A titre d'expérience, je me suis laissé, en plus d'une occasion, magnétiser – j'emploie ce mot moderne pour être mieux compris — par certains de ces enchanteurs, les plus habiles dans l'exercice de cet art singulier, c'est-à-dire qu'ils faisaient la ronde, tournoyant, dansant autour de moi, leurs longs doigts dirigés tout le temps sur ma personne, ils parvenaient à m'étourdir, me laissant sans voix, fasciné, parfaitement conscient de ma curieuse situation, devenu invisible aux passants que je voyais défiler près de moi et qui, invités par les fakirs à décrire mon apparence, répon-

daient en niant énergiquement qu'il y eût un objet visible à la place que j'occupais. En quelques occasions, d'autres personnes furent en même temps que moi revêtues de cette atmosphère d'invisibilité. Il m'est arrivé aussi de les voir convaincre toute une multitude de gens assemblés dans un des temples de Siva, à Bénarès, de la présence de tigres, de lions et autres objets terrifiants alors qu'aux endroits indiqués il n'y avait rien de pareil. Pour réussir à provoquer ces illusions, l'opérateur doit être un bon psychologue, s'entourer de bandes d'esprits puissants, purifier son corps par de longs jeûnes, s'imprégner d'essences pénétrantes par des onctions répétées de façon à développer en lui la frénésie mystique, à accumuler dans son organisme une énorme charge d'agasa qui, au moment voulu, permettra aux esprits invoqués d'agir par son intermédiaire, fera de lui leur instrument humain. Quand j'aurai ajouté que les gens de ces pays d'Orient avec leurs formes graciles, souples, leur goût naturel pour ces sortes d'exercice, se font un plaisir infini à pratiquer l'art de la prestidigitation, et parviennent à un degré d'adresse tout à fait inconnu aux gens d'autres pays, j'aurai, je crois, présenté au lecteur curieux le *rationale* de toutes les méthodes en honneur pour la confection des prodiges en Orient.

Ne nous méprenons pas cependant et n'allons pas confondre les tours d'adresse du prestidigitateur par profession avec les actes de l'extatique religieux. Non seulement les deux classes diffèrent par leur manière de faire, mais encore par leurs buts, leurs mobiles. Le prestidigitateur l'est par profession. Il est étonnamment

adroit dans la pratique de son art, assez adroit vraiment pour convaincre le plus rusé de ceux qui l'observent qu'il est, soit aidé par les puissances surnaturelles, soit en communication avec elles. Néanmoins ceux qui comme moi veulent se donner la peine de le surveiller attentivement dans l'exécution de ses tours, le payer aussi suffisamment pour être mis dans son secret, finiront bien vite par s'apercevoir qu'il n'est qu'un jongleur après tout, et que l'exhibition de ses talents n'a pas de motifs plus élevés que l'appât de la maigre rémunération due à son adresse. En dépit du fait que beaucoup de ces extatiques indous prostituent leurs remarquables facultés jusqu'à la mendicité la plus abjecte, une classe nombreuse existe pourtant dont les actes reconnaissent des mobiles infiniment plus élevés dont l'incroyable ascétisme, le système de tortures volontairement infligées représentent les plus hautes inspirations religieuses. A moins d'en faire bénéficier le temple, la lamaserie ou le monastère auxquels ils appartiennent, les adeptes orientaux les plus experts dans l'art de faire des prodiges évitent toute occasion rémunératrice, à l'opposé des autres, ne font point montre de leurs pouvoirs pour récolter des aumônes; aussi leurs actes revêtent-ils une certaine dignité par le fait de leur association avec les rites de leurs services religieux.

Persuadé que des forces spirituelles intervenaient dans la production de la plupart des phénomènes surprenants dont j'étais témoin, et aussi que ces phénomènes révélaient, malgré l'insignifiance des

résultats obtenus, l'existence de forces inconnues, soustraites jusqu'alors à l'expérimentation humaine, je me déterminai à consacrer une année entière, et tous les moments disponibles en plus, à l'étude de ce sujet et à en expérimenter à fond les méthodes de procéder. C'est dans cette intention que j'abandonnai ma plaisante résidence suburbaine de Bénarès et me décidai à élire domicile avec un groupe d'affiliés dans les cryptes ténébreuses souterraines d'une vaste rangée d'anciennes ruines, encore toutes imprégnées jusque dans leur moindre pierre par l'esprit d'une antique et grandiose foi dont les manifestations ardentes avaient jadis rempli ces lieux sanctifiés par le souvenir. Je suis contraint par le serment à ne point révéler les méthodes d'initiation qui me furent apprises et me consacrèrent extatique confirmé sous l'égide et grâce à l'enseignement d'hommes désintéressés et dévoués, qui eux-mêmes possédaient à fond les secrets de l'emploi des forces occultes les plus élevées dans l'ordre spirituel.

Qu'il me suffise de dire que je me pliai aux règles de l'ascétisme le plus rigoureux ; que je passai mon temps dans l'observation des règles prescrites, et que j'outrepassai même en rigueur la discipline sévère qui m'était imposée. Né magicien par don de nature, ainsi que m'en informèrent mes initiateurs, mon temps de probation fut abrégé, la sévérité des épreuves commandées fut modifiée en ma faveur ; pour cette raison, et si mon ambition avait été dirigée de ce côté, j'aurais pu, parmi les prêtres bouddhistes avec lesquels j'étudiai, comme avec les Brahmines,



atteindre aux plus hautes dignités de leur ordre.

Parmi les Brahmines, ma qualité d'étranger à leur caste me tenait éloigné de tout emploi ecclésiastique ; mes supérieurs cependant me supplièrent de rester avec eux, me donnant l'espoir d'atteindre aux grades spirituels les plus distingués.

Ai-je besoin de dire que mon but fut atteint lorsque j'eus pénétré à fond le secret de la vraie puissance occulte. Je mis tout en œuvre pour m'assurer de sa réalité ; par des épreuves, par l'expérimentation, je sais aujourd'hui que l'âme humaine peut commander à tout élément dans la nature ; que toutes les manifestations de la puissance spirituelle, voire même de la puissance divine, sont accessibles à l'homme. Tout cela, et bien d'autres secrets que le serment m'empêche de dévoiler, dont la révélation d'ailleurs, à notre époque corrompue et avec les mœurs dissolues, me ferait plutôt maudire que bénir, ferait de la terre un enfer plutôt qu'un paradis, toutes ces connaissances, je les ai eues en ma possession, je les ai mises à l'épreuve, je me suis convaincu de leur réalité. Ce ne fut pas pendant mon premier séjour dans l'Inde que j'entrepris ces recherches ; les devoirs que m'imposait la carrière des armes, où le désir de ma famille et de mes relations me fit entrer, ne me permirent que d'y consacrer bien peu de temps ; ce fut durant un deuxième et plus récent séjour en Orient que mes études dans cette direction aboutirent, et c'est par anticipation que dans ce chapitre je fais allusion aux résultats que j'obtins. Que l'on ne croie point cependant que ce fut à bon marché ou facilement que j'arrivai à la

possession de ces connaissances et de ces facultés. Je me contenterai pour le moment de déclarer que l'existence que j'échangeai pour l'existence confortable de notre monde civilisé était d'une rigidité à faire reculer d'épouvante et d'horreur les fastueux Européens.

Réfléchissant aux desseins insondables de la Providence qui semble faire concorder toutes choses vers le bien, il m'est arrivé parfois de penser que ma tentative désespérée de suicide, provoquée par l'affreux chagrin que me causait la perte de mon ami bien-aimé, von Marx, n'avait été permise, sinon commandée, que pour me préparer aux effroyables austérités exigées de moi avant de pouvoir franchir le seuil de l'humanité et pénétrer dans « la vie des dieux », dans le sens tout au moins de l'empire que l'esprit peut prendre. Comme la plupart des médiums ou des extatiques, je ne jouissais que d'une faible santé ; aussi ma surprise fut grande, à cette époque, comme aujourd'hui du reste, de constater l'extraordinaire faculté d'endurance que je déployai au milieu des épreuves extraordinaires que j'eus à supporter pour atteindre à la lumière et à la puissance spirituelle. Tandis que maints autres néophytes vivant avec moi échouèrent complètement, que d'autres durent se retirer après avoir perdu la santé, vu leur cerveau se détraquer, voire même perdirent la vie sans avoir vu aboutir leurs efforts, je traversai chaque épreuve comme si de puissants esprits me portaient dans leurs bras, soutenu par une force que je ne saurais attribuer à une volonté pure-



ment humaine. Mes compagnons sentaient cette influence qui me soutenait, mais j'étais seul à la connaître personnellement, et à savoir que cette faveur de passer par les plus extraordinaires épreuves était pour me démontrer le triomphe de l'esprit sur la matière et l'existence de cette force qui permet à l'âme humaine de passer outre les bornes du temps et de l'espace.

Dès le jour de mon arrivée dans l'Inde, comme au reste durant tout le cours de ma carrière, mon temps s'est passé alternativement dans l'étude des phénomènes spirituels et dans la pratique plus terre à terre des devoirs qui m'incombaient, selon les circonstances. Nonobstant le fait de mon absorption par la vie publique, vie qui pour moi fut des plus orageuses et du caractère le plus exigeant, à partir du moment où je rejoignis les parents de mon père dans l'Inde, jamais, dans la limite de ma santé et de mes forces, je ne délaissai mes poursuites ou recherches spirituelles, ni ne les trouvai incompatibles avec la routine de la vie ordinaire.

Il m'arriva souvent d'être obligé de résider dans plusieurs des grandes villes de l'Indoustan et du Deccan ; je restai aussi quelque temps auprès de ces parents auxquels j'ai fait allusion au commencement de ce livre, mais mon « Patmos » fut une villa suburbaine près de Bénarès ; je trouvai là un voisinage et une compagnie qni me furent des plus précieuses dans la poursuite de mes études favorites.

D'une extrémité de l'Inde à l'autre, partout où j'ai promené mes pas, mes yeux ont sans cesse rencontré

d'impérissables témoignages de l'ardente foi, de la dévotion profonde que les anciens Indous manifestaient pour les principes de leur religion. Monuments colossaux, pagodes gigantesques, temples souterrains grandioses, chacun de ces édifices est une offrande aux dieux des antiques adorateurs du feu, offrande sanctifiée par le plus pur sang sorti du cœur de millions de croyants.

Ces dernières années, l'Indoustan a été un thème favori pour la littérature, on a parlé de lui avec une telle magnificence de descriptions, on en a fait des images si brillantes, que je me garderais bien de rien ajouter aux innombrables relations déjà publiées concernant ses chefs-d'œuvre de sculpture, ses monuments fameux.

(*A suivre.*)

INTRODUCTION A L'ÉTUDE

Du « Son-Lumière-Couleurs » dans l'Astral

(Suite)

Un voyant pourra voir telle pensée s'élancer sur telle personne, flotter indécise près de telle autre (neutre) ou fuir au loin d'une troisième. Mais la volonté qui projette peut forcer la résistance, modifier la direction de l'émission, retenir ce qui veut pénétrer chez autrui, forcer l'indécision.

« Certains médiums se contentent de transsuder une certaine dose de force psychique et d'en saturer leur nimbe, où les indigènes de l'astral (dont nous

parlerons bientôt) viennent se manifester et s'ébattre. Les élémentaux et très rarement les élémentaires entrent alors en communication avec les assistants et se mettent volontiers en dépense de phénomènes fluidiques.

« Quelques rares, en qui l'on peut voir d'instructifs occultistes, ne procèdent que par sortie en corps astral partielle ou complète.

« Les fakirs de l'Inde ne *subissent* pas le caprice des larves (1). »

Cette citation nous indique bien qu'avec un médium ordinaire non purifié ni préparé on peut être le jouet des larves, n'avoir devant soi que le vague reflet de ses pensées saturé par le propre fluide du médium.

Avec un sujet réel, ou un fakir opérant selon les rites, rien de pareil à craindre. Le criterium sera du reste la réapparition des phénomènes objectifs pour une même incantation renouvelée. Lorsqu'on a affaire aux élémentaux, il n'y a que figures incohérentes.

Enfin l'opérateur sortant en corps astral peut alimenter de son fluide l'incantation. Il est parlé de mantras chauds et de mantras froids; d'autre part, les mantras sont parfois composés de parties chaudes et d'autres froides.

Là encore rien d'impossible, nous avons devant nous des phénomènes de vibration dans lesquels un mouvement peut se transformer tour à tour en chaleur, en lumière, etc. Dans un sens analogue au

(1) De Guaïta, *Les Incantations*.

moment d'objectivations importantes pour un médium à matérialisation, des souffles glacés courent en tous sens à la manière des vents coulis.

Lorsque Éliphas Lévy raconte l'évocation qu'il fit à Londres de l'âme d'Apollonius de Tyane, il signale aussi un souffle froid qui l'envahit et en même temps il comprit ce qu'il demandait, sans qu'il entendît une parole (son intérieur, lumière noire).

Même l'observation directe des couleurs donne une impression variée de chaleur et on divise les couleurs en :

Couleurs chaudes. — Rouge, jaune, orange, jaune-vert.
— froides. — Violet-bleu, vert-bleu.

« Une lumière chaude provoque une ombre froide, une lumière froide provoque une ombre chaude. La couleur de l'ombre est complémentaire de celle de la source de lumière. »

Également une étincelle suivie de fumée signale la dissolution d'un coagulat fluidique. A quels phénomènes donne lieu une pensée qui se dissipe ou qu'on ébranlerait violemment ?

Dans le *Ligth* du 7 février 1899 se trouve une très curieuse relation de l'efficacité des Mantrams sur la conduite des éléments (1).

« Le 26 octobre 1898, pendant la réunion de la Société théosophique de Bénarès, Mme Besant annonce qu'un fakir indien, Sanaysi, marcherait un pied sur aguigund (brasier) et que celui qui voudrait l'imiter le pourrait faire en toute sécurité. Chacun de

(1) Traduit par Mme de Mirbel.

nous fut curieux de voir cet événement et on se rendit à l'endroit où le fait devait s'accomplir.

« Là nous trouvâmes une excavation de 14 pieds de profondeur sur 15 pieds de largeur dont les rebords étaient en pente douce. Dans cette excavation, des centaines de troncs d'arbres de tamarins posés en forme de grille brûlaient depuis 4 heures de l'après-midi et ne devaient s'éteindre qu'à 8 heures du soir.

« Devant nous on nivela quelques bûches récalcitrantes ou qui ne brûlaient pas et la chaleur devint tout à coup si intense que nous ne pouvions rester assis, même à une distance de 3 mètres.

« Une foule hurlante et dansante de coorgs vint bientôt avec des femmes qui portaient des enfants. La plupart des hommes portaient des paniers avec des offrandes religieuses. Quelques-uns avaient à la main des shirags (lampes en terre) entourées de banderoles de papier de couleur qui, chose extraordinaire, ne brûlaient pas, bien que la flamme les léchât souvent.

« Devant le brasier, la foule s'arrêta, mais continua à vociférer.

« Les hommes portèrent solennellement l'idole Mantras en palanquin autour du feu et accomplirent leur rite religieux en cassant des noix de coco.

« Puis hommes, femmes, enfants, dansèrent autour du feu comme s'ils étaient ivres. Nous pensions que ces gens avaient bu du bhang (liqueur violente faite avec le chanvre indien) et qu'on leur avait enduit

les pieds de produits chimiques qui les rendaient incombustibles.

« Nous étions dans l'erreur.

« Leurs folies, leurs cris cessèrent subitement et un fakir annonça que le feu était dominé par la puissance de Mantras (dieu des incantations). Ils pouvaient passer dessus.

« D'abord personne ne bougea. Puis tout à coup deux hommes s'élancèrent sur le brasier dont la dimension était en ce moment-là de 15 pieds cubiques.

« Notre effroi fut grand, quand nous vîmes immédiatement après les hommes, des flots de femmes et d'enfants se précipiter en marchant sur le feu.

« Mû par l'enthousiasme de ces gens, dans un moment irraisonné, j'ôtai mes chaussettes et mes souliers, je relevai mes vêtements et je marchai en courant sur le feu.

« J'eus la sensation que je marchais sur du sable chaud.

« Le charme dura dix minutes, après lesquelles personne ne s'aventura plus sur le brasier. Mais pendant les dix minutes, des centaines de personnes avaient passé à plusieurs reprises sans être brûlées.

« Ce spectacle inoubliable et merveilleux eut pour témoin : le colonel Olcott, la comtesse de Watchmester, Mme Besant, miss Lilian Edger, Mme Kleigktleg, les Drs Richardson et Pascal (Français), Mme Venis, principal du Collège de la Reine, le professeur Mulvoug et bien d'autres.

« Un docteur français examina mes pieds et constata qu'ils n'avaient aucune brûlure.

« Le fakir Sanyasi, qui avait préparé le spectacle, fut le seul qui ne courut pas dans le brasier, il se tint à l'écart et assez loin, psalmodiant des incantations à mi-voix.

« Il est connu dans le pays sous le nom de Jaugumbaba. Il dit qu'il pourra recommencer le phénomène quand on voudra.

« La cause de ce phénomène, qui n'est pas une jonglerie, devrait être étudiée par les scientifiques, par les incrédules, par les sceptiques. Le pouvoir des Mantras doit être regardé comme un des plus mystérieux de la nature. »

C'est un exemple type du pouvoir des Incantations, on pourrait citer des centaines d'approchants.

Mais il me paraît y avoir une petite confusion entre l'idole Mantram, qui dans ce cas serait un Génie des Éléments, un dieu, et les Incantations mêmes (Mantrams).

Dans le premier cas on dirait que le médium fakir agit par l'intermédiaire des Génies, tandis qu'il agit directement par sa volonté extériorisée sur l'astral qu'il transforme ou actionne à son gré.

Il se tient à l'écart, chante sur un rythme donné, ses disciples l'aident par leurs cérémonies, font une sorte de *chaîne* d'où sort un fluide *collectif*, probablement dirigé sur un point choisi par le fakir.

De supercherie, il n'y en a pas eu; trop d'honorables personnes étaient présentes, elles ne furent pas victimes d'une illusion. Ce n'est que pendant dix minutes que le phénomène se produisit, le temps pendant lequel la force extériorisée de l'opérateur a été capable de contre-balancer la violence du feu.

Crookes a établi un tableau des vibrations croissantes de l'éther (1). Je le transcris, mais, pour la simplicité, je remplace par des zéros les chiffres placés après les premiers énoncés.

LE PENDULE BAT LA SECONDE

1			2	
2			4	
3			8	
4			16	son.
5			32	son.
6	do	522	64	son.
7	ré	587	128	son.
8	mi	652	256	son.
9	fa	696	512	son.
10	sol	783	1 000	son.
15	la	870	32 000	son.
20	si	978	100 000	inconnu.
25			33 000 000	inconnu.
30			1 000 000 000	électricité.
35			34 000 000 000	électricité.
40			1 000 000 000 000	inconnu.
45			35 000 000 000 000	inconnu.
48	451 000 000 000 000	rouge	280 000 000 000 000	lumière. (chaleur).
49	789 000 000 000 000	violet	562 000 000 000 000	lumière.
50			1 000 000 000 000 000	lumière.
55			36 000 000 000 000 000	inconnu. (actinique phot.).
56			72 000 000 000 000 000	inconnu.
57			144 000 000 000 000 000	inconnu.
58			288 000 000 000 000 000	rayons X.
59			576 000 000 000 000 000	rayons X.
60			1 000 000 000 000 000 000	rayons X.
61			2 300 000 000 000 000 000	inconnu.
62			4 600 000 000 000 000 000	inconnu.
63			9 200 000 000 000 000 000	inconnu.

Ce tableau nous indique que bien des vibrations connues comme vitesse sont inconnues comme effets produits.

« Le son est, de toutes les modifications fluidiques de l'agent universel, peut-être la plus foudroyante d'occulte influx. C'est aussi une des plus hautes dans la

(1) Reproduit dans les *Problèmes de l'Inconnu* (*Annales lit.*).



hiérarchie des forces sensibles, une volonté d'adepte portée sur des ondulations sonores, d'un certain ordre rythmique, constitue une force intelligente, à quoi nul ne résiste, ni rien dans le monde astral ou matériel. Elle déploie les virtualités les plus énergiques et diverses tout ensemble : une véritable gamme d'*effluves nuancés* (1). »

Grâce aux travaux sur la conservation de l'énergie, avons-nous déjà dit, on sait qu'un genre d'énergie peut se transformer en un autre, rien d'étonnant qu'un son choisi émis sur un rythme donné, accompagné de paroles voulues, ne produise un ensemble de forces inconnues du vulgaire. Or, le son n'a que des vibrations relativement lentes; mais c'est le cas d'appliquer le principe de mécanique : « Ce qui se perd en vitesse s'acquiert en force et réciproquement. » Ce son, ou plutôt cet ensemble sonore, frappant la masse immobile de l'éther, y détermine une foule de phénomènes colorés, lumineux et dans ce cas nous avons devant nous un initié qui n'a lancé que des forces actives et choisies. Le brasier brûlé, les flammes possèdent des ondes lumineuses et caloriques. Pour résoudre le problème, il faut retrancher les ondes caloriques, ou les transformer en ondes d'une autre sorte, avoir des flammes froides ou fort peu chaudes. Ce n'est pas impossible, certaines substances, certains gaz, tout en étant fort lumineux lorsqu'ils brûlent, sont néanmoins pourvus d'une chaleur insignifiante.

(1) De Guaïta, *loc. cit*. Keely, physicien connu, a essayé de réaliser sans grand succès un moteur énergique au moyen de la puissance du son.

Le secret consiste à produire une réserve de force astrale projetée et ébranlée d'une certaine façon pour qu'elle transforme l'ébranlement des ondes caloriques en un autre genre d'ébranlement donnant des ondes froides. Ce qui consiste en somme à augmenter ou à ralentir leur vitesse (consulter le tableau), à les rendre ou électriques, ou rayons X, ou inconnues.

C'est aussi simple que de faire passer du rouge vibrant à 451 (suivi de 12 zéros) au vert en le faisant vibrer à 650 (suivi de 12 zéros). Il ne reste plus ensuite qu'à donner un écoulement approprié aux nouvelles vibrations obtenues. De l'électricité par exemple pourrait en résulter, s'accumuler et former ces phénomènes médiumniques connus sous le nom de Tonnerre en boule.

Il y a aussi à signaler les phénomènes d'interférence, où deux ondes venant en sens inverse s'annulent. Un son contre un son produit le silence ou du son ajouté à un autre son (vibration à une autre vibration), heurtant un son inverse, produit le silence. Il y aurait donc à opposer à une vibration calorique donnée une vibration semblable et inverse pour l'annuler théoriquement.

Les découvertes toutes récentes de la télégraphie sans fil peuvent faire saisir la manière dont une source active de vibrations (fakir) peut influencer à distance une autre source de production de vibrations.

Les explosions de la dynamite nous donnent l'idée de la manière dont le son projeté est refoulé par l'éther ambiant. Tout le monde sait que la dynamite

éclate à l'air libre, *s'appuyant* sur la couche d'air quí surmonte la charge et fait matelas. Un Mantram peut agir de même, se replier sur lui-même et agir énergiquement en ébranlant le milieu qui l'entoure.

Une cartouche de mélinite détone sans faire éclater une cartouche de même substance placée à 50 centimètres de la première. Par contre, en disposant les mêmes cartouches de chaque côté d'un rail et en les séparant par un mètre d'intervalle, on produit une double explosion en mettant le feu à une. Pourquoi? A cause de vibrations inconnues transmises par le rail dans le second cas. Donc, même sur le plan terrestre, l'imprévu est partout et les effets les plus étranges et parfois contradictoires se produisent.

L'Inde, pays des fakirs et des incantations, nous fournirait bien d'autres exemples encore plus étranges. Plus loin je dirai un mot des Génies assistants, qui peuvent être invoqués et ce qu'il faut peut-être entendre par cela.

Crookes dans la *Genèse des éléments* a établi un autre tableau également mesuré par le pendule qui bat la seconde, où on voit d'une part les oscillations gagner en amplitude à mesure que les séries des corps à peu près semblables s'étagent les uns dans les autres. Près de l'origine (du protyle de la matière) se trouve l'hydrogène. Par suite de l'augmentation du poids atomique, les corps apparaissent en série descendante. Les premiers éléments nés ont eu une énergie chimique maximum qui va ensuite en diminuant. Les derniers sont nés à une température basse et sont sans grande mobilité moléculaire.

En comparant nos deux tableaux, nous pouvons en faire une figure à deux triangles enchevêtrés, l'un le sommet en haut, l'autre le sommet en bas.

Le premier = Son (vibration lente mais forte), finissant par des vibrations extra-rapides, mais moins fortes.

Le second = Matière. Éther à peine compacté au sommet, mais doué d'une grande affinité chimique, finissant en matière de plus en plus dense, mais perdant à mesure son affinité chimique.

C'est la vibration initiale une devenant billions, trillions à la seconde.

C'est la matière protyle une devenant multiple et engendrant tous les corps composés.

La vibration agit sur l'éther libre (astral sensible) ou plutôt est sa manière d'être sans que nous sachions exactement ce qu'est une vibration. La compaction plus ou moins grande agit sur le même éther qui devient alors compaction ou matière, et vibre à sa manière.

A l'origine, il a été dit : « Que la lumière soit et la lumière fut. » Ce qui indique que la lumière n'était pas et que la parole, le son, la précéda. Nous nous faisons une fausse idée du son parce qu'il est pour nous surtout la vibration de l'air et non celle de l'éther, ou mieux de l'Akasha immatériel. La première parole fut une parole obscure, l'air du reste n'existait pas. C'est bien cette vibration primordiale-une qui va engendrer toutes les autres, c'est le Verbe qui s'affirme. La lumière apparaît ; avec elle, la chaleur ; mais déjà les phénomènes électriques se sont produits et ont

partagé les mondes en lambeaux, en tourbillons, les enveloppant dans leurs courants magnétiques qui deviendront source de vie et « d'orientation pour chacun d'eux. »

Entre : « Que la lumière soit et la lumière fut », combien de millions d'années ? Pour l'éternité, c'est un instant. Entre : « Il créa la terre et il créa l'homme » combien de milliers d'années furent nécessaires pour laisser évoluer la forme propice au règne de l'homme ?

C'est un secret que révèlent les couches géologiques, mais le temps accusé est quantité négligeable dans la mesure de l'Éternité.

Nous avons parlé des « Génies assistants », et c'est peut-être le cas aussi d'établir la différence entre l'astral, l'éther, l'âme, le corps psychique, etc.

Notre conception de l'Univers sensible, qui ne serait formé que de matière immobile ou éther compacté et d'éther libre en état de vibrations diverses, donne en somme une seule et même substance pour remplir l'Univers.

Sans vide aucun, car entre l'éther il faudrait ou admettre une autre substance ou le néant, — le monde est plein, sans vides, — c'est le troisième plan, le monde sensible-objectivé. Nous pétrissons la matière de nos doigts, nous pouvons, par divers moyens, agir sur l'éther. C'est à cela que se bornent les savants, certains médiums et quelques fakirs.

Mais en dehors il y a l'Ame des choses, l'Ame des manifestations : ce sont les Guides des Éléments, nous ne pouvons nous en faire une idée comme de toute Entité immatérielle. Par Éther, il faut donc

entendre le Médiateur entre cette Ame (l'Akasha des Indous). ce Principe supérieur et la matière ou l'homme. Par Astral, au contraire, il faut entendre un Éther qui a son principe intelligent, doué d'une vie propre, un être pouvant agir librement ou être sollicité parfois par la volonté de l'homme. Or, qui agira sur le Principe immatériel de l'éther ?

Seul l'homme purifié, l'Initié, l'Adepte, grâce à son Principe supérieur, également immatériel.

C'est ce qui fait dire aussi pour simplifier qu'il y a un monde immatériel et un monde matériel uni par un troisième, qui participe des deux autres, agissant comme s'il était immatériel ; on ne le voit, il est cependant matériel, car il agit suivant les lois fixes de la matière (manifestations de l'astral).

Mais le vrai, contrairement à ce qu'on croit, est l'immatériel, le second (matériel) n'est créé que pour faire arriver à la Perfection le premier (immatériel), perfection perdue par la chute.

(A suivre.)



ÉCOLE SUPÉRIEURE LIBRE
DES SCIENCES HERMÉTIQUES

Le directeur de l'École a adressé un public hommage de remerciement à Sédir, pour la manière remarquable dont l'École avait été dirigée pendant son absence, ainsi qu'à tous les professeurs qui ont charmé les élèves.

Bulletin de l'Ecole. —Jusqu'à nouvel ordre, le Bulletin de l'École renfermant les cours paraîtra chaque mois dans la revue *l'Hyperchimie* (4, rue de Savoie), dont il forme un supplément gratuit. Nous engageons tous les amis de province et de l'étranger à s'inscrire sur la liste des abonnés de cette revue pour être tenus au courant des enseignements de l'École — et nous remercions Jollivet-Castelot de l'aide donnée à l'École en cette occasion.

Société des Conférences Spiritualistes

Malgré la rudesse des soirées de mars, tous les sociétaires qui connaissent déjà de longtemps le profit qu'on peut emporter d'une heure passée à entendre la parole autorisée de notre ami Sédir, s'étaient donné rendez-vous à l'Hôtel des Sociétés savantes, et c'est devant une salle remplie et attentive que le Dr Rozier, président, a donné la parole au conférencier. Malgré la précision d'un verbe d'où s'exclut toute inutilité et où il y a autant d'idées que de mots, Sédir ne pouvait prétendre à donner tout son développement à un sujet aussi vaste que celui qu'il traitait : *les Plantes magiques.*

Toutefois, il en a pu étudier et présenter, de façon à ce qu'elles restent désormais dans l'esprit de ses auditeurs, toutes les grandes divisions. Il fallait d'abord rattacher



la Botanogénie générale aux principes traditionnels de la science occulte, puis, ces principes connus et acceptés, traiter des rapports des hommes avec les plantes, devoirs et services réciproques; puis enfin donner des conseils sur la façon dont les plantes doivent être utilisées dans les pratiques magiques. Grâce à sa science profonde, Sédir a réussi à résumer, en l'élégance austère de son langage, une quantité considérable d'idées et de faits, ce dont les sociétaires l'ont remercié par de chaleureux applaudissements en même temps qu'ils témoignaient de l'intérêt qu'il avait éveillé en eux en lui demandant à la fin de nouvelles explications, auxquelles le Dr Rozier et le conférencier ont répondu.

BIBLIOGRAPHIE

W. Scott-Elliot. *Histoire de l'Atlantide.* 1 vol. in-18, Paris.

Voici un livre dont le titre promet beaucoup et dont le contenu est une véritable déception. Plusieurs volumes de ce genre suffiraient pour jeter sur les doctrines de l'occultisme sans distinction d'écoles un discrédit considérable dans les milieux scientifiques. Voilà pourquoi, au lieu de le passer sous silence, nous tenons à dégager publiquement les occultistes kabbalistes des erreurs et des lacunes regrettables de ce volume.

Tout d'abord la question de l'Atlantide possède une bibliographie très étendue en commençant par le *Timée* de Platon pour aboutir aux études de Bailly. De cette bibliographie il n'est pas question dans ce volume.

Secondement la question de l'Atlantide se rattache à la physiologie de la Terre et à la loi de naissance et de disparition des continents alternativement dans les deux hémisphères terrestres. Par là, cette question est intimement liée d'une part à la géologie, telle que la connaissent les contemporains, d'autre part à l'astronomie ; car il est impossible que les cataclysmes terrestres ne soient

pas liés à des modifications dans le système d'attraction des astres.

Au point de vue géologique, l'auteur nous parle des terrains éocènes et de l'homme de Cro-Magnon, et c'est tout. Les quatre cartes qu'il nous présente doivent être l'œuvre ou d'un mystificateur d'Occident ou d'un bouddhiste n'ayant aucune connaissance des traditions sérieuses des Écoles orientales, car sur toutes il y a des erreurs à faire hurler un étudiant en géologie ayant moins de six mois de cours. Les Colonnes d'Hercule (détroit de Gibraltar) sont ouvertes dans toutes les cartes alors que la formation de ce détroit est relativement récente, les îles et toutes les formations granitiques des terrains primaires qui ont constitué le continent européen à l'origine et qui forment aujourd'hui la grande colonne vertébrale des montagnes de notre continent sont ignorées dans toutes les cartes ; enfin, l'inclinaison de l'écliptique, ses causes, sa date et ses conséquences sont également ignorées avec une naïveté qui déroute la critique.

Il est vrai qu'on nous parle de « visions astrales » et que, s'inspirant desdites visions, on nous affirme des histoires ridicules sur la lutte de la Loge des Initiés blancs et des « Sorciers », histoires bonnes pour des enfants de dix ans, mais qui n'ont jamais été fixées dans la lumière astrale... et pour cause ; il y a, en Occident, des écoles où l'on sait vérifier les clichés astraux, et, si l'auteur avait jamais pénétré dans une de ces écoles, il aurait su pourquoi les pyramides avaient cette forme et à quoi elles ont réellement servi. Comme histoire du continent terrestre, les œuvres de Louis Michel de Figanières, écrites sous la direction d'une entité astrale, sont bien plus sérieuses que cette prétendue histoire de l'Atlantide — avec son enfantine invention des ballons dirigeables par l'action du « vril » sur la Terre. L'auteur aurait cependant dû voir qu'il suffit d'un changement de pôle opéré dans la sphère d'attraction de la Terre pour « léviter » n'importe quoi ; un livre, un médium ou un ballon plus lourd que l'air. C'est de la « Yoga » élémentaire, et, si l'on n'apprend pas cela dans la « London Lodge », qu'est-ce qu'on peut bien y enseigner ?

Enfin, pas trace non plus de périodes astronomiques. Grâce à l'archéomètre de M. de Saint-Yves, nous possédons actuellement les clefs de cette langue atlante, dite dans la tradition langue adamique, et de ses dérivations. Nous avons la preuve que la célèbre *Cité des Portes d'Or* était une Thebah ou un A Be Th (lu à l'orientale), un alphabet gardé par une Académie centrale. Nous savons à quel degré la musique a été plus développée chez les Atlantes que chez nous, puisqu'elle était la base de leur civilisation, et cette phrase de l'auteur : « La musique, même aux meilleures époques, n'était que très imparfaite et les instruments employés de forme tout à fait primitive » (p. 73), ne peut que faire sourire celui qui connaît un peu ce que fut l'Atlantide — initiatrice de l'Egypte. — La « Grande Année » était connue des Atlantes, et soit qu'on la fixe à 24.000 ans, soit qu'on la fixe à 25.920 ans ou à 26.000 ans, selon les points de départ solaires ou lunaires, elle donne la clef des époques successives des bouleversements terrestres et, en Science occulte comme en Science contemporaine, il n'y a pas « d'environ » quand il s'agit d'une révolution cosmique. On donne des dates avec références astronomiques sur la précession des équinoxes ou sur tout autre fait, mais on ne laisse pas de côté toute cette science des « Kalpas » que les Orientaux ont si bien étudiée.

Qu'on ne croie pas que c'est à cause de l'École à laquelle appartient l'auteur que je porte un tel jugement de son livre. Cela n'entre pas en question. Mais si des Anglais ont assez peu de connaissances géologiques dans leur instruction secondaire pour laisser passer un tel livre sans protester, il ne faut pas qu'il en soit de même en France.

C'est au nom de l'Occultisme sans épithète que j'ai été désolé de trouver un livre d'imagination présenté sous forme axiomatique et c'est avec admiration que je l'avais ouvert, croyant y trouver des données vraiment scientifiques.

L'Occultisme n'a de raison d'être qu'autant qu'il éclaire et complète les données de la Science expérimentale contemporaine ; mais il n'existe plus s'il ignore cette science et veut la remplacer par des rêveries — même astrales.

PAPUS.

Jésus-Christ, d'après l'Évangile, par Albert Jounet. — Le maître dont tous les occultistes acceptables ne sont que des disciples, le marquis de Saint-Yves, dans ces quelques pages si profondes et si lumineuses qu'il nous donnait naguère sous le titre modeste de *Notes sur la Kabbale*, a montré Iswa-Ra, Jésus-Roi, trônant, dans sa gloire de Verbe créateur, au premier jour du Verbe Humain, dans ce jaillissement qui éblouit, de la Parole fille de l'Idée ; et toutes les langues mères proclamant, dans le mystère de leur génération des vingt-deux signes, leur propre filiation ischouite. Et ceux-là ont vu, qui ont pénétré dans le sanctuaire où ce génial anachorète de la Science reçoit d'en haut ses inspirations merveilleuses; avec quelle absolue et fulgurante précision l'instrument dans lequel il a condensé toute la tradition, métré tous les principes, fixé leur norme à toutes les réalisations de tous les arts, industriels comme esthétiques, mesure la valeur, j'allais dire arithmétique, de chacune des grandes religions partielles, brahmanisme, bouddhisme, mahométisme, selon l'axe qu'elles découpent dans le cercle total de la complète réalité religieuse. Or, scientifiquement proféré par les zodiaques comme par les alphabets, c'est Jésus qu'épelle, signe à signe, lettre à lettre infaillibles, ce décalque précis de l'Univers terrestre et supraterrestre, l'*archéomètre*, pris au vif de l'Être et de l'Idée parfaits, du Fait et du Verbe totaux.

Voilà certes du christianisme une démonstration irréfragable à tout esprit que ne dépassent point de pareilles transcendances, et les chrétiens d'assez haute envergure accueilleront comme une épiphanie nouvelle cette dévoilation des mystères qui donne au Christ l'Être Éternel pour absolu, tous les êtres de tout le Cosmos pour relativité.

Mais l'œuvre que je veux signaler actuellement aux lecteurs de l'*Initiation* n'est point un hiéroglyphe, c'est un livre; ce n'est pas un théorème prestigieux de synthèse concentrée, ce sont quatre cents pages de méticuleuse analyse. L'occultisme néanmoins n'est pas un étranger pour l'auteur : *Ésotérisme et Socialisme* l'avaient démontré, et on le sent à travers les précisions littérales

où sa conscience ici s'obstine, Albert Jounet est un sectateur de l'esprit sous la lettre ; c'est la sève, c'est la vie, c'est l'occulte réalité qu'il cherche et qu'il embrasse sous les écorces. Mais il lui fallait donner à son acte de foi cette préparation d'alchimie scrupuleusement réaliste pour démêler et recomposer, molécule à molécule, dans un creuset positiviste, les éléments du Christ historique qu'avait décomposés, défigurés, en les additionnant de poison subjectif, le réaliste de génie, mais de génie actuellement perturbé, qui a nom Strada.

De tout homme qui est vraiment un esprit ou une âme, non pas seulement une animalité persistante, le développement à travers les années est un cours logique, sinueux en apparence seulement; dont le principe contient déjà le terme, et fatalement y aboutit, sauf intervention de l'au-delà redressant, à l'appel de l'humilité, le penser et le vouloir, d'où dérive le faire. Indubitable donc était le diagnostic à qui sait lire dans l'invisible : la première révélation philosophique de Strada, *Essai d'un ultimum organum*, témoigne d'un *moi* à ce point dominateur et infaillible, que toute autre infaillibilité, toute autre domination intellectuelle que la sienne, lui devient infailliblement oppressive et injuste.

Or, à qui sait voir, il n'y a qu'une infaillibilité et qu'une domination dans le monde des intelligences : le Christ.

De sorte que, immanquablement, ce moi absolu, Strada devait, jaloux de cet empire préexistant, haïr, dès l'origine, en cette profondeur inconsciente qu'est une nature comme la sienne, et par suite s'efforcer de détruire, ce dominateur premier occupant.

Telle est la genèse logique et psychologique du livre-terminus de Strada, *Jésus et l'Ère de la Science*.

Strada, comme Gœthe, comme Nietsche, comme Fichte ou Schelling, peut admettre un Dieu idéal, perdu là-haut dans l'irréel ; il ne peut accepter un Dieu positif incarné dans le Fait, surtout dans le Fait Humain. C'est lui, Strada, qui est le Verbe. Et donc le prétendu Verbe de saint Jean n'est qu'un usurpateur. Pour ne pas dire « usurpateur », ce qui serait se confesser à soi-même le démesuré de son ambition, Strada insinuera — il n'osera dire nettement, car il révolterait au lieu de conquérir —

Strada insinuera que le Verbe Jésus est un fourbe. Et le livre lamentable de ce grand esprit victime de lui-même, se traîne sur ce blasphème dont il a peur, dans cette suggestion dont il rougit.

La tâche était pénible à Albert Jounet de déguster à petites doses, en recommençant vingt fois, cette liqueur distillée dans le poison d'orgueil par son ami Strada. Je dis « ami », car la claire et haute raison qu'est Jounet s'est éprise, comme d'autres, de cette altière et impérieuse raison qu'est Strada : l'*Ultimum Organum* avait fait des captifs. Mais Jounet, à l'encontre de Strada, n'est pas seulement un esprit ; il est une âme. Or, le Fait, si extérieur soit-il, et par lui-même si préfixe, nous devient intérieur forcément, quand nous le percevons, et s'inscrit en nous selon notre *moi*. Si positif soit-il et si réel, il prend la forme irréelle de l'abstrait dans le cerveau métaphysique de l'isolé purement intellectuel : l'âme de vie n'entre pas du dehors dans celui qui ne l'a pas en lui-même. L'homme, au contraire, qui a la vie en lui, quand on lui présente pour un être réel, pour une vie vivante ou vécue, un cadavre d'idée abstraite, fantôme subjectif, né-mort d'un père sans mère, tressaute, malgré lui, et rejette au musée des artificiels ce mannequin philosophique.

Aussi Jounet, malgré lui, tressauta, quand il palpa le Christ taillé par son ami dans du papier noirci à l'encre morte ; et l'impression, on le sent, dut être en lui assez violente pour que nous l'admirions d'avoir su se réduire à ce calme d'un critique attentif, impersonnel, impartial et exact jusqu'à la minutie.

Le critique, même dans Jounet, s'est gardé d'oublier l'amitié, car c'est à son cher ami Strada qu'il dédie sa réfutation, et le ton est parfait avec lequel il signale les pires distractions.

— Mais, objectera-t-on, un croyant n'oublie pas non plus sa croyance. Comment Jounet, s'il est chrétien, pourra-t-il examiner impartialement le Christianisme ?

— « La vraie foi, répondrai-je avec Jounet, n'est point un parti pris; la vraie foi n'est point un système. Elle est simplement l'acceptation à l'avance, sous le voile du mystère, de la vérité infinie, et l'effort continu vers une

perfection morale qui nous puisse mériter de la connaître, un jour. Or, cette acceptation ni cet effort ne sauraient opprimer en rien la liberté de la recherche indépendante. »

— Tout le monde ne sait-il pas, objectera-t-on encore, qu'il n'y a pire oppression que l'oppression théologique ?

— Un excellent chrétien peut être de cet avis.

Oui, sans aucun doute, les théologiens s'oublient trop eux-mêmes lorsqu'ils parlent, avec tant de désintéressement, de l'orgueil scientifique.

Toute science, certes, est orgueilleuse si elle propose ses théories comme des certitudes : car l'histoire de la science n'est que l'histoire de la conception, de la naissance et de la mort des certitudes contradictoires qui se sont succédé dans l'enseignement scientifique, et éliminées les unes les autres, jusqu'à la certitude d'aujourd'hui qu'éliminera à son tour celle de demain. Mais enfin toutes les sciences, hormis la théologie, ayant pour objet le fini, pourraient encore s'imaginer qu'elles en verront la fin ; croire même, sans contradiction, qu'elles l'ont parcouru tout entier. Tandis que la théologie, si je suis bien renseigné, n'a-t-elle pas pour objet l'Infini ? Or, de par son nom même, qu'est-ce que l'Infini ? Ce que nulle borne ne saurait arrêter ni aucunes lignes contenir. Et les théologiens humblement, sans ombre d'orgueil ni d'outrecuidance, nous ordonnent de croire que leurs conceptions, leur enseignement, leurs définitions de l'Infini sont définitives.

Une définition définitive de l'Infini !

C'est-à-dire quelque chose de deux fois fini — définition, définitive — qui prétend modeler exactement l'infini ! Voilà vraiment une humilité, spéciale, et une ingénuité, digne d'admiration.

Mais la vraie foi n'a rien à faire avec cette oppression ou cette servitude ; la science indéfiniment peut se corriger, peut se contredire, sans contredire ni changer aucunement la Foi.

Car les formules de foi ne formulent pas des idées, mais des faits : ce qui est absolument différent et immuablement scientifique.



Premier fait formulé par la Foi : « Dieu est Dieu » ; en autres termes : « l'Infini est l'Infini ». Et ce que la Foi me demande de croire, ce n'est pas la formule ; c'est le fait, le fait tel qu'il est en lui-même, non pas dans mon esprit ni dans l'esprit de qui que ce soit.

Et c'est pourquoi la foi est une certitude, de même que la vision.

Je vois un arbre : je suis certain, par le fait même, de ne pas me tromper en croyant à son existence, si peu certain ou si peu renseigné que je sois sur la composition chimique et sur l'organisation physiologique de cet arbre. Ainsi de Dieu : dans la lumière surnaturelle de la Foi complétant la clarté naturelle de la Raison, je vois que Dieu est, c'est-à-dire que l'Éternel, l'Infini est l'Être nécessaire : si incapable que je sois d'analyser Dieu, même si certain que je sois de ne l'analyser jamais exactement, je suis certain que Dieu est, que Dieu est Dieu.

Ainsi des autres formules de foi.

« Dieu est Trinité » : encore un fait que la tradition m'enseigne, le tenant de Jésus-Christ, qui le tenait de Dieu. Et c'est exclusivement ce fait qui est l'objet de ma foi. L'analyse de ce fait, l'explication de ce dogme, n'est plus dogme, mais théologie ; n'est plus foi, mais science. Et si je sais ce que *théologie* veut dire, si je comprends ce qu'est vraiment la science, surtout la science de l'infini, je me garderai bien de croire exacte une explication quelconque, une conception, une formule quelconques de ce qu'est la Trinité ; puisque la Trinité, c'est l'Infini, et que toute conception, toute explication humaine est finie ; puisque toute formule est une borne, que la science indéfiniment doit reculer, que l'intelligence indéfiniment doit dépasser, certaine de rester toujours fausse, toujours inexacte, en deçà de ce vrai qui n'a pas de bornes.

Le caractère de la science théologique, plus encore que de toute autre science, c'est donc, non pas de s'arrêter à un système et de s'immobiliser dans une explication ; mais, au contraire, de ne s'immobiliser nulle part ; donc de détruire aujourd'hui la ligne qui marquait hier, *sive scientia destructur* comme dit

saint Paul ; et de recommencer à nouveau demain, et de se corriger et de progresser toujours, puisque c'est l'Infini qui est son champ d'études.

Les vrais docteurs savent cela, et ce n'est pas un Thomas d'Aquin qui prétendra borner à ses conceptions la conception de Dieu, à sa dogmatique la science du dogme. Le malheur est que les vrais docteurs sont vraiment rares, et que la science ne se donne pas administrativement comme une fonction. Quant à Albert Jounet, je ne sache point qu'il soit évêque, pas même grand vicaire : il est néanmoins plus docte en théologie que nos Thomas d'Aquin officiels. Aussi son jugement reste-t-il vraiment libre, vraiment éclairé. « Mon Dieu, proclame-t-il, ce que j'accepte sous le voile des mystères catholiques, c'est la vérité que vous possédez. J'accepte les dogmes dans le sens où vous les comprenez, où vous les acceptez vous-même, à titre d'éléments du mystère général qui représente la vérité divine et infinie. » Peut-être un pur scientiste trouvera que c'est ici de l'humilité, non pas de la science. Outre que la science vraie est toujours humble, sentant que son objet la dépasse, c'est ici, en tous cas, une humilité qui relève et une soumission qui grandit : nulle science n'est plus libre que cette croyance; nulle philosophie, plus indépendante que cette théologie.

« L'ère d'effleurer les surfaces est passée, dit-il encore. Le temps est venu où l'on creusera jusqu'à l'intime, et où, des profondeurs ouvertes, sortiront les absolus qu'elles contiennent. Il faut dégager la foi dans son essence et dans sa force. »

Dans son essence et dans sa force, la foi ne gêne en rien la science ni ne peut être gênée par elle ; l'ignorance seule gêne la science ; surtout l'ignorance qui s'ignore : et la foi, ce n'est pas l'ignorance, c'est la science ; science par procureur, je n'en disconviens pas ; science infaillible et totale néanmoins, puisque l'unique procureur à qui elle s'en rapporte, c'est l'Omniscient, c'est Dieu.

Donc, pas même à Strada, malgré tout le respect que peut inspirer ce grand esprit trop épris de lui-même. Envers Strada, comme envers saint Thomas d'Aquin ou

Bossuet ou qui que ce soit, tout croyant sachant ce qu'est la foi garde son indépendance. Il la garde, oserais-je dire, même en face des évangiles : car l'objet de la foi chrétienne, c'est le Christianisme ; pas autre chose ! et le Christianisme, aux jours les plus parfaits de son histoire, au temps de Jésus-Christ, existait dans les évangiles ; après Jésus-Christ, Pierre et Paul croyaient, faisaient des croyants, et les évangiles n'existaient pas encore.

Par conséquent, vous pouviez, mon cher Jounet, sans renier en rien votre foi, lire avec indépendance, en libre et impartial critique, les quatre évangiles. Et je vous en rends témoignage avec une indépendance non moins grande, c'est ce que vous avez fait ; votre livre, comme votre sincérité, ne laisse là-dessus aucun doute.

Le résultat est que vous êtes devenu plus croyant, et l'incroyance de Strada n'est pas pour rien dans ce résultat, par la constatation que vous avez faite des altérations de textes et de faits où elle a inconsciemment entraîné ce noble esprit aveuglé par l'idée préconçue. Car l'idée préconçue est une véritable obsession ; et « dès que l'aspect apparent d'un fait semble favoriser l'obsession, elle ne va pas plus loin, n'examine pas à fond le fait, et ne se soucie pas de sa connexion avec le reste des faits ». « Le chercheur indépendant serait donc sage d'ajouter à chacune de ses conclusions ces mots prudents : sauf erreur ou omission. »

Et une erreur habituelle de la science humaine, c'est de prononcer, au contraire, comme si elle était l'omniscience.

En vain tel fait est-il historiquement affirmé par des témoignages sérieux, nombreux, concordants. *A priori*, les critiques prétendus indépendants — indépendants de quoi ? de la vérité ? — nient ce fait, parce que ce fait serait un miracle.

Quand il s'agit d'un fait, le critique réellement indépendant, c'est-à-dire sans préjugés, ne se demandera pas ce qu'il pense de ce fait, mais simplement ce que valent les témoignages qui affirment ce fait.

— Mais puisque le fait est impossible !

— Il n'est pas impossible, puisqu'il est.

— Mais rien ne peut être contrairement aux lois de la nature !

— Vous commettez là, messieurs les indépendants, la même faute que vous reprochez si justement aux théologiens, en définissant comme eux que le miracle est un fait contraire aux lois de la nature.

Vous les connaissez, dites-moi, les lois de la nature ? vous les connaissez toutes ?

Pour avoir le droit, scientifiquement, de nier la possibilité de tel fait, miracle ou non, il faudrait tout connaître, avec une certitude entière et incontestable. « Tout ce que la science peut déclarer, c'est qu'habituellement, aux manifestations courantes de la nature, on ne rencontre pas tel ou tel fait; mais la science ne peut en conclure que ce fait ne s'est jamais produit et ne se produira jamais. »

Convient-il, sérieusement, à un philosophe extraordinaire, à un savant extraordinaire, comme Strada, par exemple, de n'admettre comme possible que l'ordinaire ? Surtout à l'heure actuelle, quand « nombre de phénomènes extraordinaires : transmission de pensée, télépathie, fantômes des vivants, que l'on avait d'abord niés ou expliqués par la fraude, l'illusion, la folie, se découvrent réels à un examen scientifique attentif... Pourquoi toujours fermer d'avance la science, rétrécir l'horizon ?... Explorons donc largement. Etudions la vérité universelle, sans limites, avec une ampleur et une liberté d'exploration égales à l'envergure de la vérité ».

La vérité, c'est probablement : qu'il n'y a qu'un phénomène, la force ; et qu'une loi, la loi du plus fort !

Et si la force est infinie, quelles bornes pouvez-vous imposer aux effets de la force ? et quels faits pouvez-vous déclarer impossibles ou inexplicables ?

Pour prendre immédiatement le plus étonnant miracle : Jésus-Christ est ressuscité, disent les évangiles. L'explication est très simple. Il suffisait pour cela — ce que Renan prophétise aux hommes du xxxe siècle — que Jésus eût en lui une force supérieure à cette autre force que nous nommons la mort.

Ainsi de ses victoires sur les maladies, sur les obsessions, sur les possessions.

Vous avez constaté, merveilleux philosophes, que vous n'avez pas cette force. Mais avez-vous constaté que Jésus ne l'avait pas ? Non, n'est-ce pas !

Alors, que prouve ici votre témoignage ? Absolument rien !

Et contre votre témoignage, qui ne prouve rien, il y a le témoignage, non seulement des évangiles, qui, certes est probant — retrancherait-on toutes les pages, environ un vingtième, que la critique la plus excessive des Allemands les plus rigoureux juge contestables — mais il y a le témoignage de ce fait actuel, toujours vivant, après vingt siècles, et toujours plus divin : le Christianisme !

Le Christianisme se meurt, dites-vous.

Vous ne sentez donc pas dans ces profondes et vertigineuses secousses que subit partout notre société actuelle, notre France surtout, vous ne sentez donc pas que c'est ce prétendu mort qui vit, qui s'agite, et que, malgré l'homme, c'est Dieu encore qui le mène ?

L'erreur de Strada sur le Christianisme est exactement la même que celle des théologiens : « Quel est, au vrai, dit-il, le but du Christianisme ? Rallier les hommes par l'unité d'une idée absolue. » Et théologien lui-même par ce vice des théologiens, il prétend substituer à un absolutisme un autre absolutisme : « L'unité par la certitude, continue-t-il, c'est là qu'est l'avenir du monde. »

Pas du monde terrestre, trop reclus philosophe : car la certitude suppose non seulement la lumière objective du vrai, mais subjectivement le sens du vrai, et le sens du vrai, comme celui du beau, manque totalement à l'immense majorité des mortels : ce qu'on est convenu d'appeler l'esprit humain est en général trop peu esprit — souvenez-vous du transformisme ! — pour ne pas rester réfractaire à la science plus encore qu'à la foi : la certitude échouera comme la croyance.

L'amour seul est tout-puissant : parce que la basse humanité a du moins le sens du bien qu'on lui fait. Et c'est par là que le Christianisme, quand il reparaîtra lui-même, deviendra tout-puissant : car le Dieu du Christianisme est amour, et amour de l'Humanité : *Deus caritas est* — Dieu est amour, dit saint Jean. *Apparint benignitas et humanitas Salvatoris nostri Dei,* dit

saint Paul, « ce qui est apparu en Jésus-Christ, c'est l'amour de Dieu sauvant l'Humanité ».

A l'encontre du Bouddhisme, qui est esprit et mort, le Christianisme est esprit et vie, non seulement esprit : *Verba mea spiritus et vita sunt.*

Le Christianisme est l'arbre de vie du jardin d'Eden, transplanté par le divin jardinier dans notre misérable chair de péché : *Et Verbum caro factum est.* Or, tout arbre, ici-bas, avant de produire à l'air libre, dans la pure clarté solaire, ses bourgeons de printemps, d'où surgiront fleurs et fruits d'été, doit se résigner à plonger ses racines dans la boue terrestre et le fumier animal. Vainqueur du fumier il le boit, avant de le transformer. Ainsi, puisque c'est la loi du sol, ainsi doit faire le Christianisme : vainqueur du Césarisme, il a bu le Césarisme, et le Catholicisme romain a pris quelque chose en son organisation de l'absolutisme romain : vainqueur de la barbarie, il s'est assimilé la barbarie ; et l'Inquisition, par exemple, est un apport extérieur, dont la sève intérieure chrétienne totalement innocente s'est purgée enfin et dont les vrais chrétiens rougissent. Ainsi, dans sa saison d'hiver, qui n'est point encore à son terme, le Christianisme successivement s'assimilant l'aristocratie, la royauté, la bourgeoisie, bientôt la démocratie, portera d'abord la tare de tous ces éléments, de tous ses égoïsmes successifs. Mais quand luira le troisième jour, de la grande Pâques universelle, quand brillera le troisième millénaire après les deux millénaires passés dans son sépulcre, le Christianisme, comme le Christ, soulevant et rejetant la pierre qui l'écrase, apparaîtra, rayonnant, dans sa pure lumière, dans sa beauté, dans sa charité miséricordieuse : ce sera « la bonté, ce sera l'humanité » prêchée à titre de Crète par l'apôtre Paul, qui ressuscitera, victorieuse ; et les quarante jours commenceront du Christ ressuscité, les quatre cents siècles du règne divin de l'Amour tout-puissant. ALTA.

ALBERT BOISSIÈRE. — *Monsieur Duplessis, veuf.* — Paris, Edition de la *Maison d'Art*, 23, rue de Vaugirard. 3 fr. 50.

De ce roman traité avec une jolie allégresse d'écriture,



une partie fut jadis publiée, plutôt nuisiblement, dans un grand quotidien. Et cela fut, si j'en excepte la réclame faite, défavorable. L'aventure de M. Duplessis, veuf embéguiné d'une servante rousse, se réduisait à quelques soubresauts parmi les médisances électorales d'un trou provincial. En quelques chapitres d'ouverture et les pages finales où M. Duplessis décède, bienfaiteur et donateur d'un mauvais lieu, l'historiette prend une allure vive, que n'avaient pu montrer les primitifs extraits. Cela se lit facilement, gaiement. Point de prétentions satiriques. On dirait un guignol, où les gestes de trois à quatre pantins suffisent à créer des états d'âme. M. Duplessis s'agite suffisamment suivant les décors. Et les circonstances extérieures lui sont d'excellentes raisons pour motiver ses manières d'être.

D'une existence objective, le personnage se meut raisonnablement, sans aucun désir de quelque personnalité subjective que ce soit.

Faut-il louer M. Boissière? Je ne le pense. Sans doute, Gnafron, Rosette et Guignol ont jusqu'au bout tenu leurs rôles de marionnettes. D'une fantaisie, permise une fois, je dis que M. Boissière s'est tiré honorablement. De là à l'engager à recommencer il y a loin. Le poète des *Aquarelles d'Ame* et l'appréciable écrivain peut autre chose. Je le souhaite, résolu à croire que le papier sert encore à d'autres usages qu'à fabriquer des confetti.

R. SAINTE-MARIE.

GEORGES LANOE et TRISTAN BRICE. — *Histoire de l'École française de paysage* (depuis le Poussin jusqu'à Millet). — A. Charles, éditeur, 8, rue Monsieur-le-Prince. — Prix : 7 francs.

La peinture de paysage n'a guère jusqu'ici tenté les historiens de l'Art. Depuis Deperthes, dont le livre de 1822 pèche d'ailleurs par une concision extrême, le paysage n'a guère été traité à part, et qui veut se renseigner est obligé de recourir aux histoires générales, peu maniables d'ordinaire et toujours coûteuses. C'est donc une fort heureuse idée qu'ont eue MM. Lanoë et Brice de nous donner cette histoire.

Si l'on veut apprécier un tel livre, il est indispensable

de le considérer sous deux aspects. D'abord sous le rapport de l'histoire, pur point de vue d'exactitude et d'information érudite; puis touchant l'angle esthétique sous lequel les auteurs aperçoivent la peinture et les peintres qu'ils se sont chargés de nous présenter.

Ce qui apparaît dès qu'on a commencé à parcourir cet ouvrage, c'est qu'il est certainement le fruit d'un patient labeur, au contraire de tant de productions hâtivement confiées aux presses. Alors qu'il était relativement facile de se documenter dans des ouvrages assez complets, tout au moins pour certains maîtres, les auteurs ont, en toute occasion, voulu remonter aux sources. Leur recherche, qui a dû nécessiter un minutieux travail, aboutit à cet excellent résultat de nous donner du nouveau. Ils ont pu se servir de pièces originales et particulièrement de correspondances, dont des extraits cités à propos ne contribuent pas peu à compléter, parfois à renouveler la connaissance que l'on a de la vie, du milieu, de l'idéal et de la manière d'être et de faire de l'artiste. Pour les peintres de ce siècle, MM. Lanoë et Brice ont consulté les catalogues de vente, les articles de journaux; parfois même ils ont pu avoir des renseignements des élèves, des amis ou des familles de l'artiste portraituré, qui viennent encore ajouter au bagage d'informations déjà considérable. Ainsi la partie de pure érudition ne laisse rien à désirer; les biographies sont aussi complètes que possible. Mais, en même temps que des historiens précis des détails, les auteurs sont aussi des artistes, l'un d'eux peintre de talent lui-même, et ils tendent à s'élever à des considérations de haute esthétique qui, ailleurs que dans leur livre, ne s'allient pas toujours aussi heureusement à l'information historique.

Au delà de l'érudition ils ont prétendu à exposer une thèse. Et il faut avouer que cette thèse est noble. MM. Lanoë et Brice se sont efforcés et sont arrivés à restituer à la peinture de paysage un caractère d'une belle élévation, en dégageant son inspiration de ce qui est purement le métier, et en qualifiant de *religieuse* cette inspiration. Et voici comment ils résument cette thèse:

« Toujours une forme de l'art a servi à traduire l'impression religieuse.



« Cette forme a varié.

« Au XVIIIe siècle, l'Église pouvait inspirer les peintres religieux, parce qu'alors la foi était encore dans l'Église, et même, en notre temps, Millet, qui est un homme du XVIIe siècle, aurait pu trouver dans l'Église une source d'inspiration.

« Au XVIIIe siècle, où la foi est absente, il n'y a plus de peintre religieux ; il n'y a pas encore de paysagiste.

« Puis, un grand mouvement s'accomplit au commencement du XIXe siècle, qui n'a pas donné tous ses fruits parce qu'il partait du catholicisme, et que déjà peut-être le catholicisme n'était plus susceptible d'être amélioré, mais qui a produit cependant des résultats. Nous avons vu que la plupart des principaux paysagistes eussent été disposés à être chrétiens en dehors du catholicisme ; en tous cas ils sont religieux. Leur foi se tient en dehors de l'Église ; mais leur art, le paysage, devient pour eux — sauf Millet et Corot, pour des raisons spéciales — le portemanteau de l'expression religieuse... »

Les auteurs croient apercevoir qu'avec la décadence du sentiment religieux « commence pour les peintres de paysage la période des tableaux faits exclusivement sur nature. L'imagination perd ses droits de plus en plus et nous verrons en 1900 les paysagistes impressionnistes occupés à saisir des effets sur nature en un instant, faire consister l'art du paysage uniquement dans le fait de rendre le plus vite possible une impression ».

« C'est à l'époque de 1830 que les auteurs donnent la palme : car de ce paysage de 1830, religieux et chrétien, l'imagination est le caractère essentiel... »

Ces courtes citations font connaître l'esprit du livre. Il serait bien certainement possible de discuter sur des points de détail et sur certaines idées. Il n'en reste pas moins que l'*Histoire de l'École française de paysage* est une œuvre d'une grande valeur historique en même temps qu'elle se hausse à une conception philosophique qu'on ne trouve pas toujours dans de semblables livres.

EDGAR JÉGUT.

Georges Vitoux. *Les Coulisses de l'Au-delà.* — Chamuel, éditeur, 5, rue de Savoie, Paris.

Ce qui caractérise le livre de M. Vitoux, c'est qu'il abonde en renseignements sur tous les sujets qui peuvent intéresser les personnes pour qui l'occultisme est encore un objet de curiosité. Qu'elles désirent s'enquérir de ce qu'est le spiritisme, l'occultisme pur, la théosophie, la sorcellerie, ou qu'elles se demandent comment la science officielle comprend ces phénomènes qui s'imposent maintenant à l'attention de tout esprit, elles trouveront dans les *Coulisses de l'Au-delà* une réponse et très souvent l'indication des guides ou des sources auxquelles il convient de se reporter pour entrer plus profondément dan la matière.

Le livre est excellemment conçu en tant qu'il s'adresse plus particulièrement à ce qu'on est convenu d'appeler « les gens du monde », en ce qu'il est surtout un tableau historique et parfois anecdotique des événements ou des hommes qui ont touché à l'occulte. Tout en s'abstenant d'être dogmatique et en gardant toujours un ton aimable et alerte, M. Vitoux, qui possède une abondante érudition et cite beaucoup MM. Louis Lucas, Éliphas Lévi, les Drs Luys et Gérard Encausse, Albert de Rochas, etc., dont il coordonne et présente substantiellement les travaux, donne çà et là de très claires explications personnelles en des chapitres très nourris où se reconnaît à la fois le chercheur qui a sérieusement étudié les lois de l'occulte et le *scientiste* expérimenté que l'on sait qu'il est.

Il y a à la fois profit et agrément à le lire. Ed. J.

Du Mercure de France (février). — A propos des commencements et fins de siècles, une jolie phrase du très subtil et sceptique analyste qu'est M. Remy de Gourmont :

« L'un a vu mourir Charlemagne, l'autre a vu tomber Napoléon. N'y a-t-il pas une ironie à écrire ces dates 814-1814. Le monde change trop peu, cela ferait croire à l'existence des âmes et qu'elles reviennent périodiquement, engendrant d'identiques corps, refaire les mêmes actes, parfois avec plus de maladresse, parfois avec une habileté scandaleuse. »



ERRATUM

Dans le sonnet de Jules de Marthold, *Humilité*, paru en notre dernière livraison (mars), prière de lire, au premier vers, au lieu de *triompe*, TRIOMPHE, et, au huitième, au lieu de *besoin*, qui n'a pas de sens, lire LEVAIN, rimant avec divin, vain et vin.

CORRESPONDANCE

MONSIEUR SATURNINUS,

Ayant lu votre petit article en réponse à « Zeffar » dans la *Correspondance* de l'*Initiation* de mars, je viens vous donner le renseignement bibliographique au sujet de cet almanach anglais, dont voici exactement le titre : *Old Moore's Almanac, for the year of human redemption 1901* (et années antérieures puisqu'il paraît annuellement), *contaming, amongst a variety of useful information, Old Moore's Prediction of Coming Events ; a Prophetie Hieroglyphic, etc., etc.*, et publié à Londres au prix de 50 centimes environ ?

Votre bien dévoué,

LUCIEN BODIN.

NÉCROLOGIE

P.-G. Leymarie

Après une cruelle maladie, M. Leymarie vient de mourir. C'est une véritable perte pour la cause du Spiritualisme, qui voit partir en lui un de ses plus anciens cham-

pions. Ami et, en partie, héritier d'Allan Kardec, Leymarie a subi bien des persécutions et assisté à beaucoup de triomphes. Après avoir été le martyr de la cause spirite, lors du procès du photographe Buguet, il en a été le libraire et un des chefs pendant de longues années. Sa qualité de libraire a peut-être nui quelquefois à ses fonctions de chef quand il fallait concilier les résultats matériels avec la propagande spirituelle ; mais ce sont de mesquines querelles qu'il faut oublier devant la persévérance montrée dans la défense du kardécisme depuis plus de trente ans. Et ce qui caractérise bien le caractère de M. Leymarie, ce fut cette recherche continue des hautes conceptions philosophiques.

Il n'est pas en effet resté cantonné dans le seul domaine du kardécisme, car nous le voyons en 1884 présider la première branche fondée à Paris par la Société théosophique ; puis, quelques mois après, devenir le collaborateur et l'ami de Tremeschini dont il adopta une partie des idées philosophiques qu'il a publiées dans sa *Revue spirite* ces derniers temps. Leymarie jouissait d'une très grande influence à l'étranger et nous ne doutons pas que les deux cents journaux spiritualistes répandus un peu partout sur la terre ne saluent sa mémoire avec sympathie et respect. Nous prions sa veuve et ses enfants de recevoir l'expression de nos sincères sentiments de condoléance en cette triste épreuve terrestre.

P.

Bouvéry

C'est avec une vive émotion que nous avons appris la mort de Bouvéry. Le Spiritualisme lui doit beaucoup, car ce fut toujours un homme aux idées larges et cherchant sincèrement l'alliance de toutes les écoles en vue d'un but commun. On lui doit le Congrès de 1889, qui fut son œuvre, et au prix de quelles démarches, les organisateurs d'alors s'en souviennent. Aussi ne saurions-nous trop nous associer aux paroles émues que lui consacre son ami Daniel Metzger dans un des derniers numéros de la *Paix universelle.*

Bouvéry est mort sur la brèche, car il s'est usé en démarches et en paroles de propagande. Aussi mérite-t-il de servir d'exemple à beaucoup de jeunes spiritualistes qui apprendront en suivant ses traces comment on se sacrifie pour le triomphe d'une idée et comment l'humilité vraie conduit à la véritable évolution·spirituelle.

PAPUS.

AVIS A NOS ABONNÉS

Nous recevons souvent à l'administration de la Revue des réclamations d'abonnés qui ont versé le montant de leur abonnement chez un libraire et sont étonnés de ne pas recevoir leurs numéros. Cela tient à ce que ledit libraire n'a pas transmis les ordres reçus. Tout abonné qui serait dans ce cas est prié de réclamer au libraire *une quittance d'abonnement émanant de l'administration de la Revue*, **4, rue de Savoie**, et signée de l'administrateur délégué. Tant que le libraire ne peut fournir cette quittance, c'est qu'il n'a pas transmis l'abonnement et l'abonné a tout recours contre lui en exigeant soit la quittance régulière, soit le remboursement de son abonnement. C'est un service à rendre à notre administration que d'être très exigeant dans ce cas, car cela nous évite beaucoup de réclamations qui s'adressent, non pas à nous, mais aux intermédiaires. En aucun cas les quittances des libraires ne peuvent remplacer le reçu d'abonnement émané de notre administration.

Le Gérant : ENCAUSSE.

PARIS-TOURS. — IMP. E. ARRAULT ET Cie, 9, RUE NOTRE-DAME-DE-LORETTE

L'HYPERCHIMIE

Rosa Alchemica

REVUE MENSUELLE D'ALCHIMIE, D'HERMÉTISME
ET DE MÉDECINE SPAGYRIQUE

Organe de la SOCIÉTÉ ALCHIMIQUE DE FRANCE

DIRECTEUR : **F. JOLLIVET-CASTELOT**, Docteur en Hermétisme et en Kabbale

RÉDACTEUR EN CHEF : **SÉDIR**, Docteur en Kabbale

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : **JULES DELASSUS**

PRINCIPAUX COLLABORATEURS : 1° F. Ch. Barlet ; Jacques Brieu; Favenad; Jules Delassus; Stanislas de Guaïta +; Guymiot; Dr Marc Haven ; F. Jollivet-Castelot ; Dr Papus ; Dr F. Rozier; Sedir; Sisera; Verveine I. — 2° Amo ; Dr Baraduc ; Serge Basset ; Pierre Bornia ; M. Decrespe + ; Dr Delézinier; A. Deneus; H. Désormeaux; H. Durville ; André Dubosc ; Dr St H. Emmens ; Louis Esquieu ; Dr H. Favre ; Dr Fugairon ; Dr T. Krauss ; Auguste Strindberg; Mme de Thebes ; Th. Tiffereau ; Dr Thorion ; Georges Vitoux.

Le Numéro : 30 Centimes

ABONNEMENTS FRANCE	DIRECTION ET RÉDACTION	ABONNEMENTS UNION POSTALE
Un an . . . . . 4 francs	19, Rue Saint-Jean, Douai (Nord)	Un an . . . . . 5 francs
Six mois. . . . 2 fr. 50	ADMINISTRATION 4, Rue de Savoie, Paris	Six mois. . . . 3 —

ALBERT POISSON

L'Initiation Alchimique

Treize lettres inédites sur la pratique du *Grand-Œuvre*, avec préface du D[r] MARC HAVEN et un portrait d'Albert Poisson, 35 pages. . . . . **1 franc**

M. FRANCO

Les Sciences Mystiques

CHEZ LES

LES JUIFS D'ORIENT

68 pages . . . . **1** fr. **50**

AMARAVELLA

Le Secret de l'Univers

SELON LE

BRAHMANISME ÉSOTÉRIQUE

Le Brahmanda ou **Univers Intégral**, 64 pages, **1** fr.



OUVRAGES

DE

F. JOLLIVET-CASTELOT

La Vie et l'Ame de la Matière. — 1894, à la *Sociéte d'Éditions Scientifiques*, 4, rue Antoine-Dubois, et chez CHAMUEL.

L'Alchimie. — Édition du *Mercure de France*, 1895, *épuisé*.

Hylozoïsme, Alchimie, Les Chimistes Unitaires. — 1896, CHAMUEL.

Comment on devient Alchimiste. — 1897, CHAMUEL.

Histoire de l'Alchimie, Principes d'Art Spagyrique, La Thérapeutique Occulte. — 1898, publiés dans l'*Hyperchimie*.

Le Grand-Œuvre Alchimique. — 1901, 4, rue de Savoie, Paris.

Les Sciences Maudites. — En collaboration avec PAUL FERNIOT et PAUL REDONNEL. 1900, à la *Maison d'Art*, 23, rue de Vaugirard, Paris.

SOUS PRESSE

Traité d'Alchimie théorique et pratique.

Le Livre du Trépas et de la Renaissance. — Roman ésotérique.



Paris-Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 9, rue Notre-Dame-de-Lorette.

